

Magazine

L'EDUCATION

supplément
à l'éducation-hebdo n° 48
du 15 décembre 1983

ETAIT UNE FOIS



le français
langue
étrangère



Claire
Bretécher



la commedia
dell'arte

**Pour aller directement
à l'essentiel**

TEF 83

TABLEAUX DE L'ECONOMIE FRANÇAISE

des données fondamentales

qui résumant la vie économique,
démographique et sociale.

une optique originale

guide l'utilisateur à la recherche
de plus amples renseignements ou
de chiffres plus récents et apporte
les informations nécessaires à la
culture générale de chacun.

des utilisations multiples

qui font des TEF 83 un ouvrage de recherche,
de référence, un répertoire bibliographique
et un dictionnaire des termes techniques.

une présentation très étudiée

pour chacun des 80 domaines abordés
une page double présente : commentaires,
tableaux, graphiques, définitions, sources
qui permettent, par leur clarté, une lecture agréable.

Tableaux de l'économie française 1983 : le volume broché, format 16 x 24, 176 pages, prix : 30 F

CONSULTATION, VENTE :

Pour Paris : à l'observatoire économique de Paris, tour Gamma A, 195, rue de Bercy 75582 Paris Cedex 12.
Pour la province : à l'observatoire économique de votre région et chez les libraires spécialisés.



Institut National de la Statistique et des Études Économiques

il était une fois... Noël 3

L'AIR DU TEMPS

souvenirs d'avance 4 novembre en mémoire

LIBRE PARCOURS

Claire Bretécher 7 la B.D., un autre art ?

L'ECOLE ACTIVE

fou à vie, c'est fini ? 12 un autre accueil pour la folie

DOSSIER

18

PASSEPORT POUR LE FRANÇAIS

*La langue, notre bien le plus commun,
n'est pas nécessairement le mieux partagé.
La langue, objet d'enjeux, est aussi le foyer
d'un épanouissement individuel et collectif.
D'où il découle que celui ou celle qui enseigne le français,
en France ou n'importe où à travers le monde,
enseigne plus et autre chose que la seule langue.
Mais, au fait, qui fait quoi ?*

PLACE DES ARTS

éternel Arlequin 46 l'aventure de la commedia dell'arte

CONTE DE NOËL

l'assomption du Père Léon 53 la « marchande d'allumettes » revisitée...

L'ÉDUCATION

**fondé en 1945
par Gustave Monod
et Louis Cros**

hebdomadaire publié par « L'éducation », association sans but lucratif.

direction

directeur: André Lichnerowicz; administrateur délégué: Léon Silvéreano.

rédaction

rédacteur en chef: Maurice Guillot; rédacteur en chef adjoint: Jean-Pierre Vélis; conseiller pédagogique: Louis Porcher; secrétariat de rédaction-maquette: Suzanne Adelis, Michel Bonnemayre; informations: Michaëla Bobasch, Nicole Gauthier, Cécile Guiochon, René Guy; documentation: Pierre Ferran, chef de rubrique - Bernard Blot, Anne Carpentier, Christian Cousin, Claudine Dannequin, William Grosin, François Mariet, Claude Moreau; lettres, arts, spectacles: Bernard Blanc, Jacques Chevallier, Jacques Erwan, Etienne Fuzellier, Hubert Haddad, Raymond Laubreaux, Odile Limousin, Pierre-Bernard Marquet, Georges Rouveyre; correspondants: Elisabeth de Blasi, André Caudron, Odile Cimetière, Pierre Rappo, Jean-Jacques Schaettel, Gérard Sénéca.

conseil d'administration

bureau: André Lichnerowicz, président; Georges Belbenoit et Léon Silvéreano, secrétaires généraux; Yves Malécot, trésorier; Robert Mandra, Robert Mélet, Philippe Vianay.

membres: Lazarine Bergeret, Michel Bonnemayre, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Hélène Beyhaut, Anne-Marie Franchi, Nicole Gauthier, Emile Gracia, Lucien Géminard, Michel Gevrey, Hélène Hervet, Colette Magnier, Georges Petit, Raymond Toraille, Yvette Servin.

publicité-développement

Martine Cadas, Francisca Sol.

**rédaction, publicité
annonces, abonnements**

2, rue Chauveau-Lagarde

75008 Paris

Tél.: 266-69-20

le numéro hebdomadaire: 5 F
hebdomadaire + magazine: 15 F
abonnement annuel:

France 200 F (T.V.A. incluse)

étranger 250 F

(CCP 31680-34 F La Source).

Prix au 1^{er} mars 83



850^F TTC
EN KIT
PTC 260 kg
en 400 kg: **1100^F**

Catalogue complet contre 3 timbres...
+ de 30 modèles de 200 à 3500 kg
le réclamer à:
REMORQUE FRANC OCEAN
49170 S^t GEORGES sur LOIRE
TEL (41) 41-10-55 (5 lignes)

ATTELAGES
VOITURES... 500 kg en kit
Exemples...
avec BOULE et PRISE
R4 R5 R9 R12 R14 R15 R18 R20 R30
VISA LN 3 cv GS GSA BX CX
104 204 304 305 504
1100 1307 1510

290^F TTC

100 points de VENTE en FRANCE

apprenez l'arabe

*langue de culture
langue de 150 millions d'hommes
langue réverée
par 700 millions de musulmans
langue officielle de 22 Etats
langue des affaires*

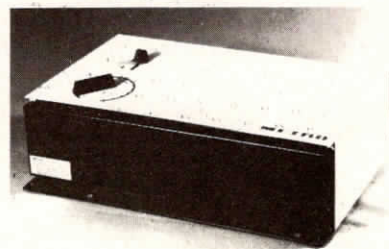
pour recevoir une brochure sur l'enseignement de l'arabe, s'adresser à
L'INSTITUT DU MONDE ARABE
40, rue du Cherche-Midi - 75006 Paris

METRO DUPLICATEURS S.A.

50, RUE ÉTIENNE-MARCEL, PARIS 2^e - TÉL. 236.38.30

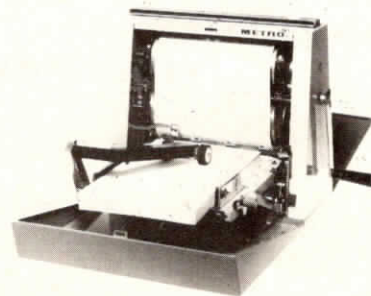
THERMOFLEX

Thermocopieur pour l'établissement en quelques secondes d'un cliché hectographique - transparent si on le désire - pour duplicateur à alcool, d'un transparent pour la projection par rétro-projecteur, d'un thermo-stencil pour duplicateur à encre. Autres fonctions: monocopie, plastification.



J.3: duplicateur à encre et à stencil, portable.

Appareil simple et robuste ("tout métal") destiné à tous ceux dont l'importance ou la fréquence des tirages ne justifie pas l'achat d'un appareil électrique. Rendement: 80 copies minute environ.



METRO, UN ENSEMBLE COMPLET DE REPRODUCTION

DOCUMENTATION GRATUITE E SUR SIMPLE DEMANDE

*il était
une fois...
Noël*



Noël, chez nous, est
un fabuleux mélange.
Un faisceau de mythes
et de croyances, une brassée de
pratiques et de symboles.
Une conjugaison de rythmes divers.
Un nœud provisoire dans le Temps
où convergent les millénaires.
La croisée d'orbites planétaires
conçues pour s'ignorer.
Mais, en vérité, que fêtons-nous ?
Noël fait songer
à un poème de Prévert récité par
un ivrogne qui aurait avalé
un marteau-piqueur, lancé dans
le capharnaüm d'une loterie foraine,
un salmigondis de boudin blanc
et d'hostie, la réponse au Sphinx :
un bébé joufflu finit sa journée
dans la houppelande
d'un grand-père barbu.
Noël, c'est une course-poursuite
dans la cohue des grands magasins,
qui s'achève à minuit sur les bancs
d'une église de campagne,
vin de messe et de Champagne
à profusion, le sacrifice
du carnet de chèques sur l'autel
de la consommation. Les sons
et lumières du grand récit
de la vie des familles illuminent
crûment l'esseulement des solitaires.
Noël, c'est encore le repas tiré
du sommeil de la nuit et qui laisse
au matin vapeurs et mirlitons rompus
une orange mécanique
aussi bleue que la Terre.
Des rires en sarabande,
des mines rutilantes, des vermillons
empruntés à Ensor et jetés
dans la lumière de Vermeer.
Ailleurs, l'étoile a pleuré bleu
sur les visages inclinés
vers la crèche cathodique.
Les enfants s'en sont allés dormir
avec les rennes ; à l'envers
de leurs yeux apaisés, défilent
d'impensables légendes de
remembrances obsessionnelles :
« poux, choux, genoux, hiboux,
cailloux, joujoux... »
« Jouxoux, joujoux, joujoux »
relance la chambre d'écho
de leur imaginaire en goguette.
Et puis des chants graves
dans la parade du merveilleux.
Noël, c'est aussi, sous la lune,
le toit d'une école déserte.

Jean-Pierre Vélis



des souvenirs d'avance

Peut-être parce que la fin de l'année civile approche, peut-être parce que nous entrons plus décidément dans le repli de l'hiver, peut-être enfin parce que le présent se fait agressif sommes-nous tentés par le retour de la mémoire. Non point pour la célébration ou la délectation morose mais parce que le passé est le futur du récit. Est-ce un hasard ? Ce mois-ci on a pu revoir à la télévision **Le dictateur**, ce chef-d'œuvre de Chaplin avec sa scène si justement célèbre où un Hitler d'opérette danse et jongle avec la Terre comme avec un ballon. Or, « vos journaux », comme on dit dans le poste, ont donné l'image, ces dernières semaines, d'un monde tourneboulé, comme en déroute de son axe. Autant il peut se produire que tel ou tel événement domine l'actualité ou bien que de l'accumulation des faits se dégagent clairement des lignes de force significatives, autant ce mois de novembre ne nous offre-t-il que le bouillonnement de la lave sans cesse recommencé, de folles éruptions que rien ne semble pouvoir juguler. L'imprévisible règne, peint de couleurs sombres. Du magma, pourtant, faisons notre pitance. La nouvelle n'est pas très fraîche : même sans guerre mondiale la planète Terre n'a jamais cessé d'être secouée par des conflits meurtriers. Mais on en parle plus ou moins selon les époques, plus ou moins selon le degré d'éloignement des terrains d'affrontement. A cet égard nous sommes entrés brutalement dans une ère d'inflation. On

peut l'affirmer sans craindre l'accusation de « sinistrose » car ce sont la guerre et toutes les autres formes de la violence, qu'on l'admette ou non, qu'on le veuille ou non, en tous domaines, sous toutes les latitudes, qui font la toile de fond de nos jours. Il n'est pas jusqu'aux prix littéraires qui ne s'en ressentent : le Renaudot 1983 ne s'intitule-t-il pas **Avant guerre** ? S'en souviendra-t-on ? En ce mois de novembre **je me souviens** d'un autre lauréat du jury Renaudot, aujourd'hui disparu : Georges Pérec. Oui, c'est bien ça :

je me souviens d'Arafat cerné dans Tripoli
 je me souviens du camion-suicide au Q.G. israélien de Tyr
 je me souviens de Mitterrand à la télévision
 je me souviens du bombardement français près de Baalbeck
 je me souviens de la visite de Chadli Bendjedid à Paris
 je me souviens de la mort de Reiser
 je me souviens de la victoire des radicaux aux élections en Argentine
 je me souviens de la rupture des négociations sur les euromissiles à Genève
 je me souviens des premières images, à la télé, de l'arrivée des Pershing en Angleterre
 je me souviens du « refroidissement » d'Andropov
 je me souviens que Noah a décidé de quitter la France
 je me souviens que les Américains ont tout de même voté l'augmentation du budget de l'Unesco
 je me souviens de Jean-Baptiste Doumeng à « Droit de réponse »
 je me souviens des cent quatre-vingt-trois morts du Boeing 747 d'Avianca à Madrid
 je me souviens que Heineken, le roi de la bière hollandais, a été enlevé puis retrouvé
 je me souviens que Roger Rocher de l'A.S. Saint-Etienne a été finalement écroulé
 je me souviens du lancement officiel de « Canal plus », la quatrième chaîne payante de télévision
 je me souviens d'une interview de l'écrivain argentin Ernesto Sabato dans **Libération** à propos de la situation dans son pays : « *C'est comme quelqu'un qui était en train*

de mourir lentement d'asphyxie et qui, tout à coup, peut respirer à pleins poumons. »

je me souviens de l'échange des quatre mille trois cents prisonniers palestiniens du camp d'El Ansar au Sud-Liban contre six soldats israéliens

je me souviens du sommet franco-allemand, de la poignée de mains entre François Mitterrand et Edmund Kohl

je me souviens de la marche des « Beurs » pour l'égalité et contre le racisme.

je me souviens des manifestations à l'appel du CNAL en faveur de l'école publique laïque dans les rues d'Epinal, de Rodez et de Nantes

je me souviens de l'inquiétude en France devant la dénatalité et de l'idée d'une prime au troisième enfant

je me souviens de la proclamation de la République turque de Chypre du Nord

je me souviens que le projet de l'architecte Carlos A. Ott a été retenu pour le futur opéra de la Bastille à Paris

je me souviens de Sean Connery dans sa dernière incarnation de James Bond

je me souviens du dernier indice de l'INSEE et de l'inflation qui, avec 8,4 %, a largement dépassé les prévisions

je me souviens de la sécheresse en Afrique et du bilan désastreux de la vingt-deuxième session de la F.A.O à Rome

je me souviens de la première contribution européenne au vol de Spacelab

je me souviens que les évêques veulent « gagner la paix »

je me souviens de la polémique à propos de l'enseignement de l'histoire

je me souviens de la polémique à propos du projet de loi sur la presse

je me souviens de la polémique à propos des relations P.C.-P.S.

je me souviens du ministre de l'Economie allemand, le comte Lambsdorff, et du scandale à son sujet

je me souviens que Georges Pérec n'est plus là pour s'en souvenir.

Jean-Pierre Vélis

revue de presse

► Libération du 2 décembre

Les défenseurs des droits de l'homme vont-ils devoir s'occuper des dirigeants communistes après les traitements que leur ont infligés tout au long de la journée du 1^{er} décembre les leaders du parti socialiste ? On frôle la cruauté mentale, la torture psychologique, au point même que la métaphore sur l'avalement des couleuvres n'est plus de mise. Jamais sans doute dans l'histoire de l'ainsi-dite Union de la gauche, les socialistes n'auront été aussi brutaux avec leurs alliés que l'a été Lionel Jospin en ouvrant ce sommet. Terminées les finasseries élégantes, les enrobages en chocolat destinés à faciliter la digestion des orientations théoriquement les plus inacceptables par le P.C. : hier rue de Solferino, le secrétaire national du P.S. jouait cartes sur table. Ou les communistes se couchent une fois encore ou bien ils prennent la responsabilité de la rupture. Le moins qu'on puisse dire c'est que Lionel Jospin ne pratique pas à l'égard des communistes l'art de l'ambiguïté.

Le choix laissé à Georges Marchais avait le mérite d'être sans ambiguïté ; ou les communistes deviennent

publiquement mitterrandistes ou bien ils devront prendre la responsabilité de la rupture.

Serge July

► La Matin du 12 novembre

Devinette : savez-vous pourquoi on ne touchera pas trop à l'empire Hersant ? Réponse : parce qu'il emploie des milliers de salariés. Dans un pays qui compte plus de deux millions de chômeurs, cela suffit comme explication. Voilà pour l'intendance. On peut parler maintenant de l'information.

C'est bien de nous changer les règles du Monopoly. C'est bien de nous donner des parrains qui sont censés nous protéger des grands méchants papivores. C'est bien d'avoir plein de bonnes intentions pour défendre le pluralisme et la liberté d'expression. Il est, en effet, dangereux qu'un seul homme contrôle plus de 20 % des journaux diffusés dans ce pays.

Sauf que la presse en général a bien failli crever des bonnes intentions du législateur de 1944 (tant elles incitaient à l'irresponsabilité). Sauf que la situation de grande difficulté où se trouvent beaucoup de journaux s'explique aussi par l'angélisme de ceux qui les ont dirigés sans les gérer. Croire que le seul Robert Hersant est responsable des problèmes de la profession relève du même angélisme. L'abus de position dominante qu'a représenté l'entrée en force de la publicité dans les médias audiovisuels d'Etat ou alliés à l'Etat est un facteur de crise d'une autre dimension. L'obligation pour les entrepreneurs d'assumer sans trop de soutien extérieur les graves problèmes sociaux posés par les mutations technologiques que connaît

ce métier y a aussi sa part. Et il n'est pas sûr du tout que la mise au pas d'un empereur de presse apporte à la profession les solutions qui pourraient lui éviter d'affronter un avenir incertain. Comme le dit un proverbe chinois, ce n'est pas l'épouvantail à moineaux qui fait pousser la récolte.

Vincent Lалу

► L'Express du 4 novembre

La question qui se pose après trente mois de pouvoir de la gauche, à l'aube d'une nouvelle année — de nouvelles années — d'austérité, est la suivante : le Parti socialiste (ne parlons pas du Parti communiste, qui poursuit, lui, son entreprise dans la durée) reste-t-il convaincu que la politique économique préconisée puis appliquée au début de l'actuel septennat était réaliste ? Garde-t-il les illusions que certains, en ses rangs même, jugeaient archaïques ? Le Parti socialiste a reconnu que la crise internationale n'avait pas été inventée par les gouvernants de l'ancienne majorité. Il a admis que la gestion des entreprises n'était pas la traduction de cette règle arithmétique ridicule qu'on apprend aux enfants, dans les écoles, et selon laquelle la différence entre un prix de vente et un prix d'achat constitue le bénéfice.

Il peut admettre aussi que, dans la mesure où l'on ne revient pas sur le libre-échange, la conduite d'un pays en période de faible croissance générale n'autorise guère de fantaisies et que, peu ou prou, tous les gouvernements respectent le même code. Aujourd'hui et demain également. C'est la vérité qui est due aux Français. Mais c'est aussi l'axe de réflexion que les socialistes doivent s'imposer pour rénover leurs thèses et préparer leur propre avenir. Au-delà même des prochaines échéances électorales.

Yann de l'Ecotais

► Témoignage chrétien du 28 novembre

A Baalbek il ne s'agissait pas seulement de faire une démonstration. Il s'agissait aussi de venger nos morts [...]. En réalité nous nous sommes comportés comme l'Etat israélien qui pratique la loi du talion.

Il n'y a pas longtemps, la France éternelle, celle de 1789 ou de 1848, celle de la République et de la Résistance, condamnait ces mœurs sanguinaires d'un autre âge. Mœurs inefficaces, mais dont chacun sait qu'elles nous entraînent dans une terrible escalade. L'opinion française s'est alors inquiétée. Elle ne pouvait pas ne pas se rappeler la guerre

d'Indochine précédée par le bombardement de Haïphong destiné à punir les Vietnamiens, la guerre de Suez qui avait pour objet de punir Nasser, le bombardement du village de Sakiet Sidi Youssef afin de punir les Tunisiens qui aidaient les « terroristes » algériens...

A chaque fois les socialistes participaient au pouvoir. L'histoire n'allait-elle pas recommencer au Liban ? Heureusement Mitterrand vient de redresser la barre. Nos soldats, un instant égarés sur les routes de la guerre, reprennent le chemin de la paix. Ils participent à la libération des prisonniers palestiniens. Ils rendent possible une solution politique en sauvegardant l'O.L.P. Ils protègent les populations civiles...

Mais pourquoi ces coups de barre à gauche et à droite ? N'est-il donc pas possible de suivre avec opiniâtreté une ligne cohérente ? Nous le souhaitons.

Georges Montaron

► Le Nouvel Observateur du 18 novembre

On voit bien désormais le nombre inquiétant des forces qui dérivent dans le même sens : la réussite de la percée soviétique en Europe, la division, de ce fait, de cette même Europe, la renaissance

d'un patriotisme germanique, l'abdication pacifiste et l'oscillation, enfin, des Etats-Unis entre un manichéisme brutal et un isolationnisme provincial. Ce n'est pas l'installation des fusées Pershing qui a ici une importance : c'est le sens du refus qu'on oppose à cette installation. L'humanité traverse une de ces époques où elle est assaillie de tous côtés par les forces de renoncement. Ce sont les vraies menaces.

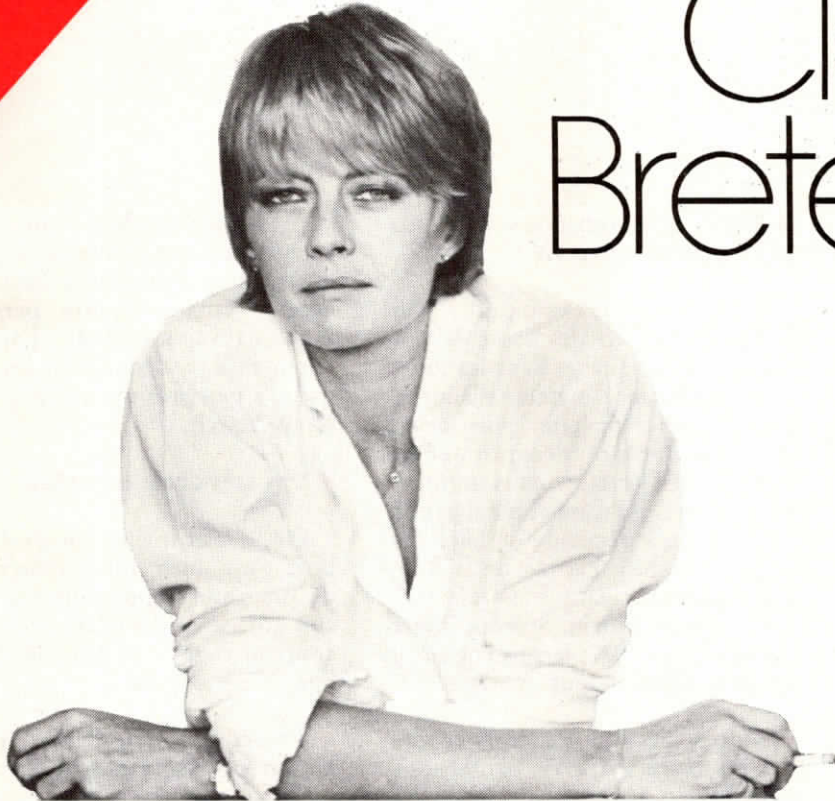
Jean Daniel

► L'Ecole libératrice du 26 novembre

Tension et détente internationale s'entremêlent, toujours. Les militants des droits de l'homme que nous sommes, nous, syndicalistes et enseignants, ont toujours une injustice à dénoncer, une cause à promouvoir. Pour que notre action ne s'épuise pas en agitation décourageante et peu efficace, il lui faut une cohérence.

Elle n'est possible que dans la prise de conscience que les droits de l'homme, le développement, la liberté et la paix dépendent les uns des autres de manière tellement indissociable qu'il est indispensable, quand l'actualité conduit à mettre l'accent sur l'un d'entre eux, d'avoir, en perspective, les autres.

Jean-Claude Barbarant



Claire Bretécher



Elle dessine.
Elle est célèbre.
Elle gagne
beaucoup d'argent.
A quarante-trois ans,
Claire Bretécher
est une star
d'un genre nouveau :
une star
de la bande dessinée.
Ses Frustrés
ou ses **Mères**,
sa **Vie passionnée**
de **Thérèse d'Avila**
ou **Le destin de Monique**
ont réjoui
ou fait trépigner
les lecteurs du
Nouvel Observateur.
Assemblées en albums
— qu'elle auto-édite —,
ses B.D. sont vendues
à des centaines de



milliers d'exemplaires
en France et traduites
à l'étranger.
Plus fort que
le Goncourt et
le Renaudot réunis.
On connaît son trait
et son humour corrosifs
Elle s'est créé
un style.
Claire Bretécher
s'est imposée.
Et lorsque paraissent
ses **Portraits**
(Denoël, 96 p., 148 F)
échappés de ses
carnets intimes,
Umberto Eco y va
de son avant-propos
de sémiologie.
Et pourtant, se
laisse-t-elle découvrir ?

• Est-ce que vous pouvez un peu me raconter votre vie ?

Oh, c'est très banal. J'ai commencé à faire des petits dessins à droite et à gauche, dans les journaux, il y a une vingtaine d'années. J'ai fait une vignette, puis deux, puis trois, genre dessin pour le courrier des lecteurs, dans un journal de Bayard-Presses et puis, petit à petit, on m'a demandé de faire des pages et bientôt j'ai fait de la B.D. J'ai commencé dans tous les journaux comme **Tintin, Spirou, Pilote** et enfin, vers 1972, je suis entrée au **Nouvel Observateur**. Voilà.

• Votre vie commence avec des dessins, avec votre vie professionnelle ?

Ah bon, vous voulez ma vie privée ? Je suis de Nantes, née dans une famille de bourgeois catholiques. J'ai été élevée dans la religion, aux Ursulines, jusqu'au bac, puis je suis montée à Paris où j'ai été prof de dessin pendant huit mois. Puis j'ai débuté comme je vous le disais, en démarchant des journaux.

• Pourquoi avez-vous si vite quitté l'enseignement ?

Je trouvais que c'était un métier ignoble, pas tellement à cause des gosses mais à cause de la hiérarchie. Je dois vous dire que j'étais auxiliaire car je n'avais que deux certificats sur quatre. J'ai eu deux postes, l'un à Pontoise, l'autre à Rambouillet, mais quelques mois seulement parce que je n'y allais pas et que je n'aimais pas ça. Bref, j'ai arrêté.

• Et vous en avez gardé un mauvais souvenir ?

Très mauvais. Mais, vous savez, c'était dû aussi au contexte : vingt et un, vingt-deux ans, à Paris, sans argent, sans connaître personne. Une mauvaise période. J'ai donc commencé à démarcher les journaux, à peu près tous, je crois, sauf **Paris-Match**.

• Pas très drôle non plus...

Oh, c'était mieux que prof. D'abord c'est bien plus amusant de dessiner que d'apprendre à dessiner aux gosses — d'ailleurs on ne leur apprend rien — et puis on est publié et mieux payé.

• Pourquoi dites-vous qu'on n'apprend rien aux gosses ?

Moi, je ne leur apprenais rien ; d'abord parce que je ne savais rien et qu'en plus une heure d'enseignement c'est tout à fait dérisoire : le temps qu'ils remplissent leurs pots, qu'ils sortent leurs peintures — qu'ils avaient oubliées la plupart du temps — et qu'ils commencent à attaquer leur feuille de platane, c'était fini ! Quand vous avez des dons pédagogiques et la tête bien faite, il doit sûrement y avoir un moyen de faire quelque chose mais mon absence d'aptitude plus mon absence de connaissances plus le manque de temps font que je ne pense pas avoir été un prof inoubliable !

• « Absence de connaissances », mais pourtant vous aviez étudié les Beaux-Arts...

Quand j'ai fait des études de Beaux-Arts j'étais en plein brouillard ; je sortais de chez les bonnes sœurs, j'étais un légume : je ne



*J'ai un peu de mal
à faire des
retours en
arrière*

comprenais rien, je ne connaissais rien, je faisais n'importe quoi. J'étais douée pour le dessin, comme on dit, c'est-à-dire que je savais faire ressemblant, bon, mais je n'avais aucune culture artistique, pas même de base. Et puis c'était une école de Beaux-Arts de province, tout à fait bête, à une époque où on faisait du sous-Picasso à n'en plus finir. C'était lamentable comme enseignement.

• **Depuis, vous avez dû connaître des moments plus intéressants dont vous gardez le souvenir ?**

J'ai un peu de mal à faire des retours en arrière parce que je trouve que je me suis beaucoup ennuyée dans la vie. J'ai l'impression qu'il y a une progression tellement lente et tellement automatique...

• **Lorsque vous êtes entrée au *Nouvel Observateur*, on est venu vous chercher ?**

Absolument. Je mourais de peur.

• **Pourquoi « peur » ?**

Parce que c'était la grande presse, la presse d'opinion. Dans le monde de la B.D. on n'est pas très exigeant ; j'y avais fait mon trou, je n'avais jamais de problème, on ne me refusait jamais rien. C'était tranquille. Là, c'était tout autre chose. Alors j'ai fait tout un cinéma, j'ai joué les stars — que je n'étais pas — je les ai prévenus : qu'ils prennent ou non un dessin, en tout cas jamais je ne le referai, jamais je ne modifierai quoi que ce soit. J'ai dû avoir raison car ça s'est très bien passé. Pourtant, au début,

j'étais terrorisée parce qu'il y a eu un moment où je passais effectivement pour une star. Ça fait peur parce qu'on a tout à fait l'impression qu'il y a quelqu'un derrière soi et l'on ne se sent pas vraiment concerné mais plutôt égaré. Tout le monde veut vous voir comme une bête curieuse. Je trouve cela plutôt odieux surtout lorsque l'on fait un travail qui n'est pas public. Quand on fait du cinéma, on aime se montrer mais quand on fait un travail comme le mien, comme ça, tout seul dans son coin, on ne comprend pas très bien. Je n'ai pas du tout aimé cette période-là mais je me disais qu'il ne fallait pas s'affoler parce que ça allait retomber et que c'est à partir de ce moment que ça deviendrait agréable parce que j'allais gagner de l'argent. Exactement ce qui se passe.

• **Comment considérez-vous votre travail de bande dessinée ? Le voyez-vous comme un travail de journaliste ?**

Non, pas du tout. S'il faut absolument l'assimiler à un grand genre, c'est plutôt un travail de nouvelliste : je raconte des petites histoires. Au *Nouvel Observateur* on voudrait beaucoup plus que je pousse vers l'actualité, mais ça ne m'intéresse pas. L'actualité m'intéresse comme

consommateur mais pas comme commentateur.

• **Dans l'avant-propos à votre album de portraits, Eco parle à votre sujet de « littérature moraliste ». Quel effet cela vous fait-il de voir ainsi vos dessins enserrés entre les textes de deux universitaires de renom, Umberto Eco et Daniel Arasse qui signe un « commentaire » ?**

Tout cela a été une histoire de copinage. En fait Eco ne parle pas de moi. Daniel Arasse, qui est à l'origine de ce livre, est l'un de ses amis ; il lui a demandé s'il ne voulait pas faire un texte sur moi. Eco a accepté et puis a sans doute oublié — parce qu'il fait trois milliards de choses — et au dernier moment il a écrit à toute vitesse sans du tout se souvenir de quoi il s'agissait. Il reste que je trouve ce texte très brillant en ce qui concerne la critique de B.D. en général. Quant à Arasse, c'est un copain, historien d'art mais spécialiste du XVI^e siècle de l'Ecole italienne, directeur de l'Institut français de Florence. Je trouve que ce qu'il a écrit est très intelligent et je m'y suis tout à fait reconnue, mais le style en est tellement universitaire dans ce qu'il a de plus ridicule que ça met tout en l'air.



• Mais vous ne répondez pas à ma question sur ce que vous pensez de l'intérêt que manifestent des intellectuels pour la bande dessinée en général et votre travail en particulier.

Je m'en moque. On peut écrire absolument ce que l'on veut — sauf des injures. A partir du moment où c'est parti, où c'est sur le marché, les gens font ce qu'ils veulent. Vraiment je ne me sens pas concernée.

• Daniel Arasse fait une distinction entre Claire et Bretécher mais comme les deux faces visibles d'un seul personnage. Est-ce que vous-même vous faites une distinction entre vos bandes dessinées et les dessins ou portraits plus personnels ?

Pas tellement, et si Daniel Arasse le fait c'est pour écrire à la fin qu'au fond c'est la même chose. C'est pour cela que je trouve que dans son texte il m'a bien comprise. Bien sûr ma B.D. est alimentaire mais c'est autant, sinon plus, mon travail que les petites choses que je fais pour m'amuser entre temps. C'est plus représentatif de ce que je sais faire en tout cas.

10 • Dans votre album de portraits figure un auto-portrait où vous



tournez le dos à un miroir...

Et alors ?... J'étais assise dans ce coin, là-bas, où il y a une sorte de meuble en glaces, et j'ai fait ce dessin d'après une photo polaroid qu'a faite une amie.

• Vous voulez dire que vous faites des dessins « comme ça », sans prendre de recul, sans réfléchir dessus ?

Vous savez bien que, quand on analyse ce qu'a fait quelqu'un, on invente complètement. Comme tout le monde, je ne suis pas consciente de mon inconscient. Analyser un dessin que j'ai fait comme ça, un après-midi, parce

que je m'ennuyais, je trouve que ça n'a vraiment pas de sens. Mais que les autres le fassent si ça les amuse.

• Autrement dit, nous sommes dans une interview impossible parce que je vous pose des questions alors que le plus simple est de s'adresser à votre travail...

C'est pour cela que le texte d'Arasse — ainsi qu'un autre qu'avait écrit Bernard Chapuis —, tout grotesque qu'il en ait l'air, me semble bon : parce qu'il parle du dessin. En France on ne parle jamais du dessin parce qu'on ne comprend rien au dessin. De toute façon, c'est impossible de parler de dessin ou de peinture. Tout ce

...c'est impossible de parler de dessin
ou de peinture

qu'on peut faire, c'est s'approcher
au plus près. En réalité on ne parle
jamais de dessin. Arasse, lui, l'a
bien compris et je lui en ai une
petite reconnaissance.

• Quelles sont les choses qu'il a
comprises ?

Mais reprenez le texte ! Il a
compris la façon dont je travaillais.
Moi, je ne saurais pas l'expliquer et
c'est cela justement qui est
agréable : quand quelqu'un d'intel-
ligent arrive à exprimer quelque
chose que soi-même on sent vague-
ment mais qu'on n'exprime pas.

• Vous séparez toujours les
choses de cette manière : il y a
d'un côté ce que vous faites et
d'un autre ce que les gens en di-
sent sans que vous donniez votre
opinion ?

Mais oui. Vous ne trouvez pas ça
normal ?

• En réfléchissant un peu on peut
tout de même trouver des choses,
non ?

C'est tellement artificiel et alors
on dit tellement de choses pour
faire plaisir à l'interlocuteur. On se
gratte pour arriver à sortir quelque
chose ; c'est ce que je suis en train

de faire, je vous signale...

• On dit parfois qu'à travers
votre bande dessinée vous portez
un regard agressif sur le monde...

Ce serait plutôt, comme a dit
Eco, « moraliste », c'est vrai. Oui,
c'est peut-être un genre de dépit
amoureux, une manière de dire que
ça n'est pas comme ça qu'il faut
faire. Quand les gens sont gentils
ils disent « moraliste », quand ils le
sont moins ils disent « moralisa-
teur ». C'est comme ça.

Propos recueillis par
Jean-Pierre Vélis



Travailler
autrement

le français aujourd'hui

la revue de

l'Association
Française
des Enseignants
de Français

- N° 53 Collèges
55 Arlequin à l'école : théâtre,
jeu dramatique, etc.
57 Les enjeux sociaux de l'ensei-
gnement du français
58 L'ancrage des mots

30 F l'un - 100 F les 4

- N° 59 Des classes de français
60 Examinons les examens
61 Lire ou ne pas lire
62 L'année de la seconde
« passionnant »
Le Monde de l'Éducation
63 Des outils pédagogiques

40 F l'un - 100 F les 3

Prochain numéro : « Écrire ... »

S'informer,
se recycler,
discuter



renseignements,
commandes,
tables de la revue,
liste des numéros :
Association
Française
des Enseignants
de Français
B.P. 32
92310 Sèvres

DE LA MATERNELLE A L'UNIVERSITÉ

FOU A VIE,

Que deviennent aujourd'hui les enfants à problème ?

Hier, c'était simple. Un individu qui présentait des « troubles graves de la personnalité » se voyait étiqueté une fois pour toutes de noms savants et propulsé dans des circuits bien tracés qui le gardaient du monde. On l'identifiait au lit qu'il occupait jusqu'à l'y confondre. Aller mal dans sa tête revenait à passer sa vie « à l'ombre », abruti de médicaments, voire attaché.

Les choses ont évolué. L'internement tend à disparaître au profit de solutions plus subtiles.

Ici et là, depuis quelques années, des gens tentent de ne plus « exporter » les malades mentaux et même de les insérer dans la vie. Preuve en est

la circulaire interministérielle du 29 janvier 1983.

Un défi ? Sûrement. Certains le relèvent, comme le prouvent les exemples qui suivent où l'enfant a droit à sa place, à son éducation, à son avenir professionnel et affectif. Une chance de s'en sortir ?

Mais attention ! Ces exemples restent encore très minoritaires. Même si beaucoup de psychiatres ne pratiquent plus la psychiatrie comme la botanique, grand nombre de jeunes perturbés continuent de végéter dans des lieux où il ne se passe rien.

Comment voit-on qu'un enfant est inapte à l'école ? « *La variété des situations rend impossible la définition de critères fixes.* » Le docteur Laurence Fratkin, conseiller au ministère de l'Éducation nationale en matière de santé mentale, insiste : « *Aucun schéma type n'est applicable. Non seulement chaque enfant représente un cas spécifique, mais le seuil de tolérance de chaque famille, de chaque école, varie de façon très sensible.* » Le dépistage se fait parfois très tôt, par l'institutrice par exemple, qui note une bizarrerie de comportement. Les enfants inhibés sont malheureusement repérés beaucoup plus tard au profit de ceux qui extériorisent leurs troubles bruyamment et qui gênent. Pourtant, la gravité du problème ne va pas avec le nombre de décibels émis, loin s'en faut ! Un enfant autistique pourra ainsi rester des mois dans son coin, en silence, sans que personne ne s'en émeuve, et accumuler angoisses et retard scolaire regrettables. Parfois même on l'assimilera, à tort, à un déficient intellectuel.

Cependant, ce type d'erreur devient de plus en plus rare grâce à la sensibilisation des enseignants et des parents à signaler les problèmes dès leur apparition, et à la générali-

CEST FINI ?

sation des bilans de santé à l'école à cinq/six ans, dix/onze ans et treize/quatorze ans. Les cas repérés passent en commissions de circonscription - C.C.P.E., C.C.S.D. — composées de médecins, assistants sociales, psychologues, enseignants et parents. Leurs préoccupations visent de plus en plus à éviter la ségrégation et à trouver des formules de soutien sans exclusion du système scolaire. Car l'expérience a prouvé qu'un enfant traité sans relation avec le monde extérieur, même s'il va mieux, éprouve de grandes difficultés à se réadapter à un groupe « normal », à rattraper le niveau. « *On tombe parfois dans l'excès inverse, regrette Alain Giabicani, médecin-directeur du C.M.P.P. Claude-Bernard. L'intégration à tout prix n'est pas forcément positive. Certains cas exigent pour un temps un milieu protégé, spécialisé.* »

Après étude du dossier, ces commissions proposent telle ou telle orientation, revue chaque année dans le primaire, tous les deux ans dans le secondaire. Si le cas nécessite davantage une éducation spécialisée, le dossier est alors transmis à une commission départementale (C.D.E.S.) qui relève du ministère de la Santé et non plus de l'Éducation nationale.

CAT

Centre d'aide par le travail

C.C.P.E.

Commission de circonscription pré-élémentaire et élémentaire

C.C.S.D.

Commission de circonscription du second degré

C.D.E.S.

Commission départementale de l'éducation spéciale

C.M.P.P.

Centre médico-psychopédagogique.

C.P.A.

Classe préparatoire à l'apprentissage

C.P.P.N.

Classe préprofessionnelle de niveau

DDASS

Direction départementale d'action sanitaire et sociale

GAPP

Groupe d'aide psychopédagogique.

I.M.P.

Institut médicopédagogique

A LA CARTE

Les classes spéciales proposées dans les écoles et les collèges — classes de perfectionnement, S.E.S., C.P.P.N., C.P.A. —, souvent considérées comme classes-poubelles, rassemblent 300 000 enfants. Elles représentaient la version la moins lourde, mais des solutions moins ségrégationnistes et temporaires apparaissent depuis quelques années.

Tout d'abord, les GAPP, introduits dans l'école et qui, à la demande, soutiennent un élève en difficulté. Autre formule légère, la consultation en C.M.P.P. ou en dispensaire d'hygiène mentale. Là, tout en restant dans sa classe et dans sa famille, l'enfant pourra consulter pour une psychothérapie, une rééducation psychomotrice, ou en orthophonie. Des ateliers d'expression lui permettront, ainsi qu'à ses parents s'ils le souhaitent, de tenter de résoudre son problème sans rupture avec le milieu.

Les enfants de niveau intellectuel satisfaisant, momentanément en situation d'échec, peuvent avoir recours dans certains établissements ordinaires — il en existe quatre à

Paris — aux classes d'adaptation en 5^e, 4^e et 3^e. Une liaison régulière entre les professeurs responsables et l'équipe psychopédagogique du C.M.P.P. de référence permet à une quinzaine d'enfants à la fois d'entamer un processus thérapeutique et de poursuivre leurs études. Même si ces classes sont souvent surnommées « classes des fous », l'habitude de voisiner avec elles dans la cour de récréation ou au réfectoire finit par faire oublier les différences et crée des contacts enrichissants. Après deux ans, les enfants rejoignent les classes normales sans problème de niveau ou, au pire, avec un an de retard.

Ce système existe depuis trente ans mais n'est devenu officiel qu'en 1970. On compte aujourd'hui 120 classes de ce type contre 180 il y a quelques années. Pourquoi cette chute ? « Les pédagogues n'aiment pas les psy », explique le docteur Giabicani ; *la collaboration n'est pas toujours facile.* Il n'existe pas de politique globale, chaque classe reste à l'initiative de ses créateurs, pour le meilleur et pour le pire...

Les 350 000 enfants dont on juge l'état incompatible, à un moment donné ou à long terme, avec une insertion dans le milieu scolaire, disposent des hôpitaux de jour, des I.M.P. ou des CAT. Là aussi, chacun de ces établissements évolue à son gré. Aucune obligation ne les tient à développer un projet pédagogique. Certains n'ont pas d'institutrice ou une seule — autant le dire, mission impossible. Mais on commence à songer que, même perturbé, tout enfant a le droit d'aller à l'école. Ici et là, des équipes s'acharnent à repousser la lourdeur institutionnelle et à créer un réseau de lieux de soins vivants.

D'UN HOPITAL DE JOUR...

A Sainte-Geneviève-des-Bois, dans un quartier de pavillons et jardins fleuris, l'hôpital de jour du Pradon accueille, dans des locaux rénovés, 25 psychotiques de cinq à vingt-trois ans, dont une moitié de mutiques. Une « soignée » m'aperçoit et vient me couvrir de baisers pendant qu'un jeune garçon s'interroge : « *Ma plante va-t-elle grandir ?* » devant une fougère fanée...

Là, quatre institutrices spécialisées dispensent un enseignement personnalisé par petits groupes de deux ou trois enfants. « *Contes, travail de la terre, musique, poney, piscine servent de support à la communication puis à l'apprentissage. Nous ne définissons pas ça comme une vraie école, mais comme une étape nécessaire pour la rejoindre* », déclare un membre de l'équipe.

Au Pradon, on est prêt à tout essayer ; rien ne semble impossible. « *Laurent, neuf ans, sans langage ni lecture, a été intégré à temps partiel dans le cours moyen de l'école voisine. Ce qu'on vise là est avant tout la socialisation, sans laquelle on ne peut envisager d'apprentissage.* » Il a passé d'abord un, puis deux après-midi par semaine dans la classe d'accueil. Ses trente camarades l'acceptent très bien ; ils ne jugent pas son silence et lui parlent, normalement. Alors, parfois, Laurent, poussé par la nécessité de communiquer, finit par lâcher quelques mots : « *Maitresse, on va dehors* » ou bien « *chien mordu* » en

montrant son pansement à la main. « *Il a vraiment grandi, il n'est plus le même.* » Mme Giraud, son institutrice, trouve formidables ses progrès : « *Il a très bien compris le fonctionnement de la classe et ruse, comme les autres. Quand une activité ne lui plaît pas, il arrête dès que j'ai le dos tourné. Le plus important pour lui, pour l'instant, est de prouver qu'il est capable, lui aussi. Un jour, chacun racontait une histoire. Il s'est associé au jeu en rythmant au tambourin les enchaînements. Malheur à celui qui ne respectait pas le tempo : il lui faisait recommencer !* ».

Un tel travail suppose, bien sûr, l'adhésion profonde de l'institutrice et un contact étroit avec l'équipe de soins. « *Nous avons une grande confiance dans les instituteurs spécialisés du Pradon. Ils évaluent peut-être mieux que les éducateurs la capacité d'un enfant à s'adapter à la classe. Quand ils nous proposent une intégration, on sait qu'on peut l'accepter.* »

Six institutrices sur sept vivent cette aventure, suivies de l'ensemble des parents. Ils se retrouvent à la sortie et discutent. Les craintes de contagion, la peur de voir la maîtresse mobilisée par les « fous », celle de la violence, sont désormais des souvenirs dérisoires. Quand un nouvel inspecteur a cherché à faire cesser ces expériences, une pétition a aussitôt circulé parmi les parents.

Enfin, les enfants vivent dans un réseau de relations où ils ne sont plus définis par des termes scientifiques, où le langage ordinaire leur donne la chance de devenir eux aussi ordinaires.

Ces idées d'intégration sont tellement familières à Sainte-

Geneviève-des-Bois que même les centres de vacances s'y associent ! Des solutions d'accueil telles que le placement familial — à long terme — ou l'appartement thérapeutique — quatre mois maximum — s'offrent aux enfants dont la situation familiale ne favorise pas l'épanouissement. Ce cadre, ouvert le plus largement possible sur l'extérieur, permet à chacun de trouver, au moment voulu, ce dont il a besoin, avec la possibilité de faire marche arrière puis de revenir, sans qu'aucune formule-type l'en empêche ou le sanctionne.

A L'AUTRE

Ailleurs, en plein Paris, dans un immeuble banal du boulevard Blanqui, un autre hôpital de jour.

« Ici, la scolarisation n'est pas systématique, commente Irène Talent, la psychologue. C'est une indication thérapeutique, un support de soin. L'envahissement des fantasmes angoissants gêne l'apprentissage, même s'il n'existe aucun problème directement intellectuel. Il s'agit d'utiliser ces thèmes obsédants comme point de départ à une communication qui mènera aux acquisitions de base. »

Au début, ces fantasmes sont, pour l'enfant psychotique, le seul mode de contact possible avec l'extérieur. Tout s'organise autour de ça. Il ne s'agit donc pas de le réprimer mais de l'utiliser. « Leurs connaissances vont parfois très loin, insiste Mme Benoît, psychopédagogue, à tel point que nous envisageons de nous munir d'encyclopédies qui nous permettent de ré-

pondre à n'importe quelle question parfois très spécialisée. Pascale, par exemple, voit des insectes partout, ce qui l'angoisse terriblement. Une longue démarche a permis de découvrir dans la réalité la vie de ces petites bêtes, leur cadre naturel, leur vie sociale, etc. »

Des réunions de synthèse avec les parents qui le souhaitent et l'ensemble de l'équipe permettent de cerner le problème le mieux possible et de trouver l'astuce thérapeutique qui déblocuera la situation.

Là aussi, l'intégration se pratique dans les écoles du quartier qui s'y intéressent. Selon Mme Benoît, « le passage par l'école à temps partiel permet de dédramatiser la sortie définitive de l'hôpital », qui peut être un moment difficile, car gagner l'autonomie signifie perdre les « bénéfices secondaires » de la maladie, parfois bien confortables, pour plonger dans un monde inconnu, vécu comme hostile. De plus, les enfants ayant tendance à imiter, le modèle de l'école est bien sûr plus valorisant et stimulant qu'un lieu où chacun vit un problème ardu.

LE GROS POINT NOIR

Et puis, il reste l'hôpital psychiatrique... Celui qui fait peur, auquel sont attachées des images de barreaux, de contagion possible, de malédiction définitive. Il existe toujours.

L'époque veut qu'un enfant n'y soit plus interné qu'en cas de crise aiguë, où il deviendrait « dangereux

pour lui-même ou pour autrui ».

On estime à 5 000 le nombre d'enfants qui y sont maintenus dans les pires conditions, abrutis de médicaments. Il y a cinq ans encore, 200 enfants vivaient attachés dans un établissement privé de la région parisienne. Des ateliers de couture donnaient l'occasion aux moins malades de se rendre utiles : ils fabriquaient les liens qui attachaient les plus atteints... Aujourd'hui, quelques exceptions viennent éclaircir le tableau.

La Fondation Vallée, à Gentilly, d'un abord bien traditionnel, dispose à l'intérieur de ses bâtiments d'une véritable école avec personnel de l'Éducation nationale. Douze institutrices spécialisées (1) scolarisent une trentaine d'enfants de sept à quatorze ans présentant des troubles graves de la personnalité. « C'est une école primaire, mais le niveau pour la moitié des élèves correspond à un niveau préscolaire ». Mme Cherqui, directrice de l'école, explique que « cette situation rassure les parents, qui voient leur enfant aller à l'école, et l'enfant qui se trouve dans une position sociale plus positive ». Il ne s'agit pas de faire illusion. Ils souffrent de maladies qui bloquent leur développement psychique, affectif et même parfois moteur. L'enseignement doit s'adapter à chacun.

Ils travaillent depuis le début de l'année sur la préhistoire. Un sujet qui les touche particulièrement, eux qui sont en quelque sorte dans leur propre préhistoire. A partir de documents, de visites de musées, de rencontres, six élèves ont reconstitué le cheminement de l'homme à travers les âges. Dessins, tableaux mais aussi taille de pierres, filage de la laine, fabrication d'outils,

Collection "Petite Enfance Heureuse"

Des Chansons et des Poèmes
simples, abondants, variés.

NOUVEAU



MON PREMIER LIVRE DE POEMES

choisis par
Jacques CHARPENTREAU
120 textes de 93 poètes

Pour réussir
la première rencontre
avec la VRAIE poésie.

23445 - 176 pages - 35 F

MON PREMIER LIVRE DE CHANSONS

choisis par
Simonne CHARPENTREAU
65 chansons, paroles et
musique

Pour chanter
et pour s'enchanter.

2350 X - 160 pages - 35 F

les éditions ouvrières

12 avenue Sœur-Rosalie, 75621 Paris Cedex 13

1983-1984



- Activités manuelles
- Théâtre et Musique
- Jeux et Jouets
- Articles pour fêtes

Catalogues gratuits sur demande



LES EDITIONS DU
cep
BEAUJOLAIS
BP 441

69656 VILLEFRANCHE-SUR-SAONE CEDEX
Tél. (74) 65.04.30

construction d'un feu miniature. Michel, douze ans, me déclare fièrement qu'il est un homo sapiens et me brandit sa pierre taillée. Son cahier illustre en couleurs la naissance de la planète, les premiers animaux géants, le passage de l'homme à la station debout. Magnifiques fresques.

De la philogénèse à l'ontogénèse, « il n'y a plus qu'à » franchir le pas. Le symbole y aidera. Près de la fenêtre, un vivarium accueille une colonie de grillons. Un aménagement « maison » de leur habitation invite à une observation attentive. Les insectes mangent, boivent, évoluent, se reproduisent et enfin meurent, sous l'œil circonspect des jeunes psychotiques. Ils en profitent pour s'ouvrir sur ces grandes questions qui les préoccupent sans cesse : la vie, l'amour, la mort. Un calendrier de la classe affiche les événements. « Au début, on n'inscrivait que les anniversaires, explique l'institutrice. Un égocentrisme extrême. Maintenant, la naissance des grillons, le courrier échangé avec les écoles de correspondance, les visites, sont de nouveaux repères qui les motivent pour apprendre. L'écriture et la lecture deviennent alors tout naturellement des outils indispensables. »

ET APRES ?

Curieusement, aucune enquête statistique n'a fait le bilan de toutes ces expériences. La DDASS avance le chiffre de 19 000 enfants hospitalisés. Impossible d'évaluer précisément la durée des séjours, les types

de traitement les plus courants maintenant. De leur côté, quelques associations militent contre le système traditionnel. Leur objectif ? Prouver que « dépsychiatriser » soigne plus que psychiatriser. Elles ont la réalité comme argument-choc. Mais leur difficulté est de passer outre l'inertie qui cimente les structures lourdes, même là où quelques-uns seraient prêts à « faire du travail ».

Depuis peu, le gouvernement essaie aussi d'impulser une dynamique d'insertion des « fous ». La circulaire interministérielle de janvier 1983 cherche à appliquer à la lettre la formule de Jules Ferry, « l'école obligatoire pour tous ». Malheureusement, le message s'est brouillé en route. Il a été compris comme un ordre de « souplesse obligatoire ». Ainsi, ceux des enseignants qui étaient déjà convertis à cette démarche continuent de plus belle alors que les réfractaires sont encore plus réfractaires.

Cependant, la machine à désaliéner est en route. Les ratés sont inévitables. Mais on a quand même aujourd'hui le droit de perdre pied et de se rattraper. C'est un début.

Le fou professionnel serait-il en voie de disparition au profit de l'homo civilis ?

Cécile Guiochon

(1) Un an de stage en plus de la formation habituelle.

GOTHA 83-84

THEATRE • DANSE • MUSIQUE • ACTION
CULTURELLE • ARTS PLASTIQUES • PRESSE

Nous cherchons sans cesse les informations culturelles qui vous sont indispensables : elles existent et vous les trouverez dans le nouveau guide des organisations théâtrales et artistiques.

Je désire recevoir le Gotha 83-84

Nom

Adresse

et je joins la somme de 195 F (180 F + 15 F de port)

33 bis rue Doudeauville 75018 Paris (1) 606.65.11

(nos bureaux ne reçoivent que sur rendez-vous)

Marieke et Pierre Aucante

Les braconniers

Mille ans de
chasse clandestine

ARL

La «chasse sur autrui»
à travers l'histoire et
la littérature mais aussi
de nombreux témoignages recueillis
dans la France entière
auprès des braconniers
d'aujourd'hui.

*Abondamment illustré, vivant, solidement documenté,
un petit livre qui bouscule bien des idées reçues.*

288 p., 64 ill., 69 F.

Collection Floréal

Aubier

CONCEPTION ET RÉALISATION
D'ENSEMBLES PÉDAGOGIQUES

PRISE DE VUE RÉELLE ANIMATION
16 mm et 35 mm

vidéo 3/4 de pouce broadcast
livrets d'accompagnement affiches
stages de formation pour utilisateurs

SAVEC

L'AUDIOVISUEL
POUR L'ÉDUCATION
ET LA CULTURE

SOCIÉTÉ L'AUDIOVISUEL POUR L'ÉDUCATION ET LA CULTURE
Tour Maine-Montparnasse - Boîte 139 538-16-00
33, avenue du Maine 75755 PARIS CEDEX 15

PASSEPORT POUR LE FRANÇAIS



La caractéristique la plus fondamentale de l'enseignement du français langue étrangère, c'est l'extrême diversité : des publics, des situations, des objectifs, des lieux, etc.

Cette diversité est proprement constitutive de ce terrain-là ; prétendre la réduire en uniformisant ne pourrait aboutir qu'à un échec, une normalisation, une mystification administrative.

A l'inverse, il ne saurait être question pour nous de donner dans un piège, qui revient à la mode ces temps-ci, et qui consiste à affirmer que, compte tenu de cette diversité, aucune mesure générique ne serait pertinente. Tout ne serait que poussière de cas particuliers : autre mystification avancée par ceux qui, la main sur le cœur, cherchent seulement, en réalité, à protéger leurs territoires.

Les publics visant à apprendre le français langue étrangère ont changé au cours du dernier quart de siècle. Plus nombreux sont maintenant les apprenants qui ont des besoins spécialisés de communication en notre langue : nécessités commerciales multiples, coopérations scientifiques et technologies, échanges de biens de toute sorte, symbolique ou non. L'évolution est indiscutable et encore mal maîtrisée. Le danger est maintenant que, sous le couvert de ces nouveaux besoins bien réels, certains de nos technocrates pressés perdent de vue que, pour beaucoup d'étrangers encore, l'accès à la langue française a pour but de pénétrer la culture française classique.

Les obsédés de la machine-outil ne sont finalement pas différents des monomaniaques de Corneille. Ils sont sans doute plus redoutables parce qu'ils parlent plus fort. Ne nous laissons pas impressionner. Les tâches pédagogiques, en ce domaine, sont nombreuses, urgentes, disparates. Il nous faut les affronter avec clarté en essayant d'abord de ne pas être abusés par les faux semblants. C'est à quoi nous nous sommes efforcés de contribuer ici, sans chercher l'exhaustivité en si peu de pages, mais en distribuant quelques éclairages sur plusieurs aspects importants de la situation actuelle.

**La langue, objet d'enjeux, instrument de domination ou objet de pressions,
la langue appelle une politique.**

**Ainsi, l'avaient voulu le général de Gaulle et son Premier ministre,
Georges Pompidou, en créant le Haut Comité de la langue française.**

**Au moment où celui-ci va disparaître (voir encadré p. 23),
son dernier secrétaire général, Stélio Farandjis,
dresse le bilan de ses activités
et dessine les grandes lignes de sa politique.**

LA LANGUE, CETTE POLITIQUE

Bien que le Haut-Comité de la langue française ait été un organisme aux moyens limités, nos ambitions, elles, étaient illimitées parce que nous avions l'intention de susciter une politique interministérielle. Cette action s'est développée selon douze axes essentiels tels qu'ils apparaissent dans le rapport d'activités que j'ai récemment remis à Monsieur le Premier ministre.

Illustrer la vitalité de la langue française

Pas d'enseignement de la langue, pas de conservation de la langue sans le préalable absolu de la création. Il ne s'agit pas de faire œuvre muséographique mais de favoriser

la création dans des couches ou dans des zones où, jusqu'à présent, elle n'a pas encore vu le jour. Mais il faut aussi en favoriser la promotion, la publicité, parce que les Français comme les francophones, ont peut-être excellé dans la création mais ont souvent montré quelque déficience dans sa commercialisation. Voilà pourquoi je me suis beaucoup réjoui de tout ce que notre ministre de la Culture vient d'entreprendre dans le domaine des industries culturelles. Cela paraît tout à fait fondamental.

Favoriser l'enrichissement de la langue française

Les grandes langues de circulation internationale, qui jusqu'à la

fin du siècle dernier avaient connu une histoire et n'avaient pas cessé de se renouveler, atteignaient au maximum quarante mille mots, comme en attestent les grands dictionnaires d'alors. Connaître deux mille mots de ces langues c'était déjà beaucoup. Aujourd'hui — on ne le dira jamais assez — nous connaissons une explosion des sciences et des techniques ainsi que des pratiques sociales mais, en même temps, nous assistons à une véritable explosion du langage : le dictionnaire des télécommunications actuellement en chantier, par exemple, aura vingt mille termes à lui seul. Cette explosion, il faut la prendre en compte si l'on veut continuer à être une langue de plein statut, c'est-à-dire une langue qui



n'est pas simplement cantonnée par une sorte de Yalta linguistique dans une zone limitée qui serait la culture traditionnellement comprise, mais qui continue à désigner à la fois l'imaginaire, les objets du monde physique, les concepts scientifiques, les pratiques sociales, etc. Il faut donc que cette langue s'enrichisse mais pas de manière anarchique.

Il s'agit de créer des mots nouveaux mais en respectant un certain nombre de règles minimales de logique, de cohérence avec le reste de la langue, sinon ce ne sera plus une langue mais une sorte de salmigondis, un capharnaüm. Créer des mots nouveaux ou des sens nouveaux pour des mots n'est pas facile. L'association Franterm,

composée de terminologues, s'y emploie. Un décret du 25 mars 1983 oblige chaque ministre à désigner un haut-fonctionnaire chargé d'animer dans son ministère toutes les actions terminologiques et de susciter la création d'une ou plusieurs commissions de terminologie. Mais qu'on se rassure : ces fonctionnaires ne travailleront pas en chambre car ils auront à dialoguer avec le monde des entreprises, en particulier, qui correspondent à leur champ d'actions de manière à voir de quelle façon on peut recueillir les mots qui sont déjà apparus dans la vie quotidienne ou ceux qu'il convient d'y diffuser. Ainsi, peuvent être créés des mots qui ne sont pas seulement utiles pour les spécialistes mais également capables

de passer la rampe du public. Il arrive qu'on hausse les épaules, mais il faut avoir du courage ; les gens qui se gaussaient au moment de la création de **matériel** pour **hardware** et de **logiciel** pour **software** doivent aujourd'hui reconnaître que non seulement ces deux termes sont entrés dans les mœurs mais que les anglophones eux-mêmes nous les empruntent. L'expression **informatique**, concept abstrait, mot unique qui n'existe qu'en français, fait des jaloux et il en fera d'autant plus que l'informatique va devenir une science et dépasser le stade purement technique. Plus on va vers le stade conceptuel et plus on aura besoin de mots qui aient un champ sémantique précis ; il est aisé d'en multiplier les exemples.

L'enrichissement de la langue se fait aussi parfois par arrêté, tel celui qui a fait grand bruit à propos de la terminologie en usage dans les communications. On a touché le point sensible : oser franciser les termes de cette enceinte sacrée de l'anglophonie mondiale que représente le monde du **flash** et du **spot** ! Oui, nous avons osé, nous devons oser. C'est un service à rendre non seulement à la langue française mais au monde entier.

Cet enrichissement passe aussi par l'aide apportée à l'établissement de lexiques : franco-serbo-croate du nucléaire, franco-finnois de la pétrochimie, franco-arabe de l'épurement des eaux, etc. Tous ces documents, arrêtés, lexiques, dictionnaires, etc. constituent une sorte de ressource pour une banque informatisée, plurilingue, terminologique : telle est la tâche essentielle de l'association Franterm, en liaison étroite avec nos partenaires francophones.

Améliorer l'enseignement de la langue française

Il ne faut pas avoir peur de dire que c'est un problème grave, ce qui ne signifie pas qu'on doive s'enfoncer dans la délectation morose. La première honnêteté consiste à dire qu'il ne s'agit pas d'un problème d'aujourd'hui et qu'ensuite il n'est pas uniquement français. Soyons honnêtes les uns et les autres et admettons qu'il existe trois immenses problèmes qu'il faut regarder en face : comment concilier enseignement de masse et enseignement de qualité ? Comment l'école peut-elle réagir d'une manière moderne et efficace à la concurrence inévitable et même souhaitable du bain médiatique environnant ? Comment doit-elle réagir à la nouvelle donne démographique, sociale et culturelle que constitue la population scolaire non francophone ? De mon point de vue, il faut accorder une véritable priorité aux groupes de soutien dès les toutes petites classes et ne pas faire passer systématiquement en sixième ou dans le second cycle des enfants qui ne savent pas véritablement lire.

Harmoniser la politique de la langue française et la politique générale des langages en maîtrisant les nouvelles technologies de la communication

On ne peut pas aujourd'hui concevoir une politique de la langue française en l'isolant de la réflexion et des actions à mener en matière de langages, compte tenu que nous vivons à l'époque du vidéotexte ou du télétexte, de la télé-



vision ou du vidéodisque. Pour ce qui est de l'école, en particulier, je suis très intéressé par toutes les initiatives en chantier concernant une nouvelle approche des technologies modernes de communication non plus conçues seulement comme des moyens d'appui à l'enseignement mais comme objet d'étude en elles-mêmes. Il s'agit d'en démonter les mécanismes, de les maîtriser de manière à avoir un œil à la fois créatif et critique et à ne plus céder à l'hypnose et à la facilité. On peut, dans le même temps, inventer de nouvelles formes de sociabilité, de convivialité, car la langue ne s'est développée que dans les phases de sociabilité et de communication.

Susciter une dynamique sociale de la langue française

Nous voudrions que toutes les réflexions concernant la langue française et la francophonie ne soient pas seulement l'objet de quelques lettrés, linguistes et académiciens — contre lesquels nous n'avons rien, bien au contraire — mais qu'elles soient l'objet de la réflexion et de la création de tous. Il y a des gens qui sont tout à fait capables d'inventer des tours nou-

veaux, justes et précis. Il faut que des associations de travailleurs, d'entrepreneurs, de résidents de quartiers ou de villages s'intéressent au phénomène ; c'est très important. Il faut sortir de cette attitude qui consiste à réserver toute réflexion concernant la langue française à une caste de gens pour lesquels ce serait une sorte d'apanage sacré. Si la langue française n'est pas aimée, si les gens s'en moquent, s'ils croient que, pour faire moderne, jeune et dynamique, il suffit de mélanger un peu d'américain et d'argot, ce n'est pas l'action de quelques académiciens qui renversera la tendance.

Perfectionner la législation linguistique afin de protéger les droits linguistiques des consommateurs, des usagers et des travailleurs

Toute langue vit d'emprunts et il ne saurait être question d'en chasser tout mot qui ne serait pas « pur » : qu'est-ce que ça veut dire ? En matière linguistique comme ethnique, c'est une idiotie qui serait, à la limite, agréable et plaisante si elle n'était pas dangereuse. En fait il s'agit de réfléchir au problème de l'équilibre ou, plus exactement, de l'échange inégal. Si l'emprunt devient systématique dans un domaine entier de la pensée, ce n'est pas la langue qui est menacée de mort mais une communauté dans sa finalité et son autonomie ; c'est une colonisation culturelle, c'est tout. Voilà pourquoi le droit à parler sa langue dans son entreprise, dans le commerce,

etc, doit être préservé. Nous voudrions une application plus stricte de la loi de décembre 1975 qui avait été votée à l'unanimité à l'Assemblée nationale parce qu'il est juste que le travailleur, le consommateur, l'usager puisse s'exprimer, communiquer, dans sa langue. C'est un droit, un droit de l'homme.

Il n'y a pas que les droits individuels mais aussi les devoirs vis-à-vis des communautés et des collectivités. Ce qui fait que nous soutenons l'action de l'Association générale des usagers de la langue française (AGULF) ou que nous avons suscité la création de l'Association des informaticiens de langue française.

D'autres points découlent de cette politique sur lesquels je n'insiste pas : **promouvoir le français,**

langue scientifique ; assurer la qualité, la modernité, l'accessibilité de la langue administrative et juridique ; développer la langue française, comme langue des affaires, et développer ensemble échanges linguistiques, commerciaux et culturels.

Articuler la politique de la langue française avec une grande politique interculturelle

On n'a pas le droit de défendre la langue française et, plus que la langue française, de défendre la place au soleil de la francophonie et, plus que la francophonie, le droit pour toutes les langues à vivre, si nous ne montrons pas l'exemple chez nous. Si nous oppri-

mons la langue corse, la langue bretonne, la langue occitane, si nous opprimons les langues parlées par nos travailleurs immigrés, si nous nous fermons aux langues du monde dans nos écoles ou à la télévision, si un enfant, à la fin de sa scolarité obligatoire, n'a jamais entendu parler de Goethe, Cervantes, Tolstoï ou Dante, alors on n'a pas le droit de diffuser la langue française dans le monde. Notre politique en faveur de la langue française puise sa sûreté, sa force, son enthousiasme, justement dans cette volonté élargie de voir s'épanouir toutes les langues et toutes les cultures. A l'école, plus on favorisera, notamment dans le cadre des P.A.E., des projets interculturels, plus la langue et la culture auront à y gagner. Certes, il faut un ciment à une nation mais ce n'est pas parce qu'on veut cette appartenance et ce sentiment d'appartenance à une communauté nationale que, par ailleurs, on ne doit pas cultiver l'appartenance à une autre identité plus singulière. Bien au contraire.

Cela vaut pour tous les citoyens habitant l'Hexagone mais aussi pour les départements d'outre-mer. Je suis de ceux qui militent pour la convivialité linguistique entre les parlers créoles et la langue française, sans pour autant tomber de Charybde en Scylla, c'est évident. En fait, une seule langue peut véhiculer plusieurs cultures et, à mon avis, le secret du miracle français, comme du miracle grec dans l'Antiquité, c'est d'avoir été le creuset de toutes les civilisations et de toutes les cultures qui jouxtaient la zone française.

Faire rayonner la langue française à l'étranger

Haut Comité de la langue française

Le Haut Comité de la langue française a vécu. Ainsi, suivant la volonté de François Mitterrand, en a décidé le Conseil des ministres du 24 août 1983. Trois nouvelles institutions vont désormais le remplacer.

► Un **Comité consultatif** présidé par le Premier ministre, avec pour vice-président Roger Fajardie, sera chargé — comme l'explique Stélio Farandjis — de « *recueillir l'avis des forces vives de la nation sur la langue et la culture françaises, leur rayonnement à l'étranger, leur vitalité, leur modernité* ». Une sorte de bureau des « suggestions et doléances ».

► Un **Commissariat général à la langue française**, sous la responsabilité de Philippe de Saint-Robert, sera chargé de la gestion des moyens existants et de la coordination de tous ceux qui existent mais demeurent épars.

► Un **Haut Conseil de la francophonie**, présidé par le président de la République, et dont la vice-présidence a été offerte à Léopold Sédar Senghor. Il sera constitué de dix personnalités représentatives des dimensions multiples du monde francophone. Son secrétaire général, Stélio Farandjis, explique : « *Il y a des étrangers qui sont propriétaires de la langue française au même titre que les Français. Il faut cesser de considérer la francophonie uniquement comme la pâture des barbouzes françaises à l'étranger. Il existe une communauté francophone plurielle qui est en train d'émerger. Je pense que ce sera l'une des choses les plus importantes de celles qui nous restent à vivre dans les dernières années de ce siècle, de ce millénaire : l'émergence d'une francopolyphonie.* »

fin... et suite

et y agrandir l'image de la France

Toutes les dimensions internationales de nos ministères doivent travailler ensemble dans ce but. Il ne faut pas avoir peur : il faut dire à l'étranger que la France n'a pas à demander pardon ou à se faire petite sous prétexte qu'elle aurait péché, par le passé, par impérialisme ou colonialisme. Deux périls, à cet égard, nous menacent, qui n'en sont, au fond, qu'un seul : la xénophobie, la fermeture aux langues, aux cultures, aux autres d'une part, et la colonisation d'autre part. Comme si on allait être snob, parler de plus en plus un jargon américanisant et, en même temps, se fermer aux autres. C'est tout le contraire qu'il faut inciter ; refuser toute colonisation, ne pas avoir peur de s'affirmer soi-même tout en restant ouvert.

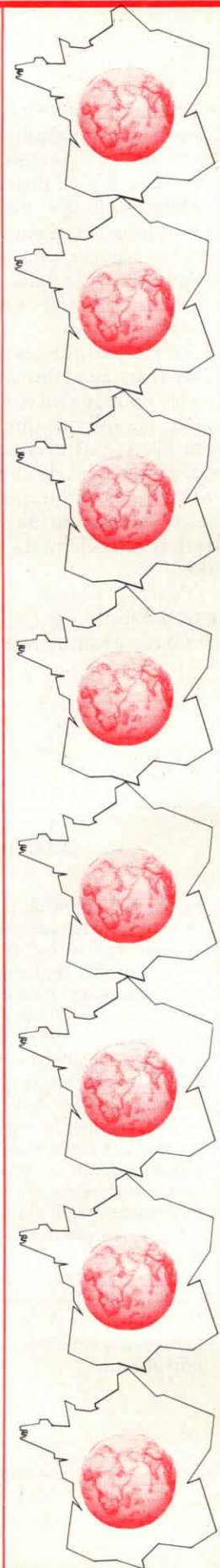
Quant à agrandir l'image de la France, cela signifie ne pas donner une image de la France d'avant 1789 ou d'avant la Révolution industrielle mais d'une France toujours vivante sur le plan culturel et dynamique, sur le plan scientifique et économique. Une telle orientation va dans le sens des trois points que je n'ai fait que citer tout à l'heure et pour lesquels nous travaillons en étroite collaboration avec la Mission interministérielle pour le développement de l'information scientifique et technique (MIDIS).

**Construire
une francophonie vivante
dans le cadre
d'un nouvel ordre
culturel international**

Cette communauté francophone, nous la considérons comme plurielle pour trois raisons. Tout d'abord parce que la langue française s'enrichit de manières diverses selon qu'elle est vécue par les Québécois, les Africains ou les arabo-francophones, etc. Comme dit le poète haïtien René Depestre : « *Le français, lieu d'identités multiples* ». Actuellement, par exemple, s'achève un grand inventaire du français d'Afrique sous l'initiative de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF). Ensuite, depuis les années 60-70, nous avons vécu un phénomène important : l'explosion des littératures francophones ; des auteurs utilisent la langue française mais la plient à leur propre inspiration. Plurielle enfin parce que, dans la francophonie, la langue française peut coexister et être employée concurremment avec d'autres langues, grandes langues de circulation internationale au passé riche, comme la langue arabe, mais aussi langues vernaculaires — comme on disait — qui doivent trouver une alliée dans la langue française. Dans ce sens, nous sommes très attentifs à tout ce qui se fait dans les centres de linguistique appliquée comme le CLAD de Dakar, par exemple.

Mais pour nous tout cela va plus loin. Nous pensons que si elle donnait la double image de l'interculture, vécue comme telle, et du co-développement, la francophonie serait un espace, une communauté qui aurait un rôle d'exemplarité à jouer à l'échelle du monde à construire.

**Propos recueillis
par Jean-Pierre Vélis**



Le français langue étrangère n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait penser, un phénomène nouveau. En effet, autant la Sorbonne que l'Alliance française ainsi que plusieurs centres universitaires d'étranger dispensent cet enseignement depuis fort longtemps. Leur vocation d'enseignement était surtout centrée sur deux grands axes : la langue et la civilisation françaises, schéma par ailleurs traditionnel de tout enseignement de langue étrangère. On y enseignait alors le « bien-parler » et le « bien-vivre » français, tous deux considérés comme valeurs sûres de la tradition et de la culture françaises.

Cette approche très traditionnelle de la culture et de la langue françaises était assurée en majeure partie par des personnels adhérant tout à fait à ce système et n'étant nullement préparés à une vision différente sur le F.L.E. qu'ils enseignaient comme une langue maternelle.

Fort heureusement, les années 60 ont vu une intense recherche s'instaurer dans cet enseignement. La langue française n'était plus considérée comme un outil culturel susceptible d'être pratiqué dans les salons, mais comme un moyen de communication à privilégier.

Aussi, de nouvelles méthodes d'apprentissage se sont-elles mises en place (de type audiovisuel). On a donc commencé à enseigner non

La F.L.E., vous connaissez ?

**Comme souvent,
une corporation secrète
son jargon et ses sigles.**

**La F.L.E., français
langue étrangère,
est un mot de code,
mot de passe pour
tous les membres de
l'Association nationale
des enseignants de
français langue étrangère
(ANEFLE).**

**A partir d'un sigle,
repère d'identité pour
des praticiens, on peut
aborder les problèmes,
comme nous y invite
Jean-Noël Mira, l'actuel
président de l'ANEFLE.**

plus le « bien-parler » mais le « parler français » (on s'est appuyé sur une recherche concernant le français fondamental : structures lexico-syntaxiques de base du français).

A point de vue nouveau sur la langue française, tradition d'enseignement rompue : un nouvel enseignant de F.L.E. apparaît, qui devra rompre avec cette vision figée du français et de la France. Il mettra en place un type d'enseignement actualisé : études sur le comportement des groupes, objectifs précis à fixer...

Au début des années 70, on assiste à une forte poussée des enseignements de français langue étrangère, tant à l'étranger qu'en France. Cela correspondait en fait à une volonté des services publics de réorganiser le rayonnement du français dans le monde, l'anglais ayant pris le dessus. Rayonnement culturel certes, mais aussi besoin de diffusion de la technologie française.

De nombreux accords de coopération sont signés avec les pays du tiers monde. Beaucoup d'étrangers viennent suivre une formation initiale ou continue chez nous. Les centres de F.L.E. doivent les former en un an (en 900 heures). Très vite, on se rend compte qu'il faudra les familiariser à un autre type de discours, celui des sciences. Ceci se fera après l'apprentissage du français langue de communication gé-

UN VRAI MÉTIER

nérale. Ces stages de formation se font alors de façon intensive (30 heures par semaine). On fait donc appel à de nombreux enseignants souvent déjà formés à l'enseignement audiovisuel (par les universités, l'Alliance française, le CRE-DIF).

Les accords de coopération et les campagnes de diffusion du français se multipliant, le nombre d'étudiants inscrits croît de façon vertigineuse. En juillet 1982, ils étaient environ 28 000 (rapport Gaignard) ; les stages de coopération technique entrant pour plus de 10 %, le reste était essentiellement constitué par des inscriptions individuelles ou par des accords directs entre les institutions françaises et étrangères. Ces étudiants sont inscrits :

- dans l'enseignement supérieur (universités, I.U.T.) ;
- dans les grandes écoles (INSA, E.N.T.P.E., I.A.M.) ;
- dans les associations privées à but non lucratif (CAVILAM, CAREL, Alliance française) mais aussi à but lucratif (Berlitz, nombreuses écoles de langue privées).

Les enseignants qui dispensent ces cours se connaissent bien maintenant depuis la création, en janvier 1981, de l'ANEFLE (Association nationale des enseignants de français langue étrangère) dont le but principal est d'organiser des séminaires sur les problèmes relatifs à cet enseignement.

En juillet 1982, ils étaient au nombre de 830 (système public et para-public). En majorité, ils sont issus d'une formation universitaire de qualité : en juillet 1983 (enquête ANEFLE), sur 208 enseignants (la plupart hors-statuts), on recense 61 titulaires d'une licence, 49 d'une

maîtrise, 74 d'un D.E.A. et 18 d'un troisième cycle. Ils ont, par ailleurs, presque tous suivi une formation spécifique en formation et didactique du F.L.E.

Travaillant dans différents centres, ils ont tous des statuts différents : sur les 830 recensés en juillet 1982, 314 sont titulaires de l'enseignement supérieur, 137 du secondaire, 17 du primaire, soit 468. Les 352 autres sont soit contractuels hors-statuts (128), soit vacataires (224), c'est-à-dire payés à l'heure effectuée.

Tous ces centres fonctionnant sur ressources propres et non sur budget de l'Etat, les statuts et rémunérations sont variés. Ainsi, pour les contractuels un seul centre propose des contrats à durée indéterminée (CAVILAM) pour 1 100 h/an et offre deux types de statuts (6 000 et 9 500 F mensuels). Tous les autres proposent des contrats à durée déterminée (3, 6, 9 mois, un an), renouvelables ou non, pour des salaires allant de 3 300 F (20 h/sem., Alliance française) à la grille des certifiés (756 h/an, CLA Besançon) en passant par l'indice 280 pour 14 h/sem. (université de Toulouse-le Mirail) et par la grille certifié maximum cinquième échelon (CUEF Grenoble).

Les vacataires sont payés à l'heure et ont ou n'ont pas un nombre d'heures fixes à assurer sur le trimestre, le semestre ou l'année. Le taux horaire étant fonction des droits de scolarité payés par les étudiants, il est très variable selon les institutions (de 40 à 125 F).

On comprendra aisément que l'instabilité institutionnelle dans laquelle se trouvent ces enseignants, et ce depuis de longues années (53 ont entre un et cinq ans d'ancien-

neté, 82 entre six et dix ans, 35 entre onze et vingt et un) pose des problèmes :

- **précarité d'emploi** : assujettis à la loi de l'offre et de la demande, les centres F.L.E. ont tout loisir pour débaucher à tout moment. Cependant, pour les centres dépendant de l'Education nationale, un plan d'intégration-titularisation est en place, qui pourra résorber ce contentieux (à ce jour quelque 70 personnes ont été intégrées) ;

- **difficulté d'organiser une recherche** suivie et conséquente vu les lourdes charges horaires qui leur incombent (moyenne de 15 h/sem.) ;

- **échanges impossibles** entre les centres de personnels puisque chacun a un statut différent ;

- **protection sociale** souvent déficiente (mais toujours problématique) principalement pour les vacataires n'assurant pas suffisamment d'heures sur l'année.

Cette balkanisation de l'enseignement du français langue étrangère en France est significative du manque d'une politique structurée de la part des services publics. Il faut toutefois, reconnaître que, depuis juin 1981, des commissions de travail se sont réunies (commission Gaignard) pour étudier le dispositif de cet enseignement afin d'en proposer un qui réponde mieux à la réalité.

La création, en octobre 1983, d'une licence et d'une maîtrise en est une première étape ; elle satisfait pleinement les enseignants, dans la mesure où elle répond à une de leurs premières exigences : la reconnaissance d'un statut universitaire à la didactique du français langue étrangère.

Jean-Noël Mira

UN SOUTIEN

ACTIF

La didactique du français langue étrangère, depuis 1945, est l'une des plus actives, et l'on peut en juger aisément par les revues régulières dont elle dispose, les centres de recherche et de formation qu'elle a créés, les matériels scientifiques et pédagogiques qu'elle a produits, etc. Depuis une quinzaine d'années, les problèmes institutionnels se sont multipliés en son sein, causés essentiellement par le croisement entre l'accroissement des besoins et la non-augmentation corrélative des moyens.

La situation était tellement aiguë et connue que l'actuel ministère de l'Éducation nationale a réuni durant quatre mois (février-juin 1982) un groupe de travail spécialisé chargé de décrire le présent et de proposer un avenir. Le rapport terminal, rédigé par Louis Porcher, suggérait un certain nombre d'actions à mettre en œuvre le plus tôt possible.

Parmi elles la création à l'Université d'un cursus de formation à la didactique du français langue étrangère. Dès la fin de l'année 1982, la phase de réalisation de ce souhait a commencé, et, lors de la présente rentrée universitaire, une filière officielle a été installée dans une trentaine d'établissements.

Conformément aux propositions du groupe de travail, c'est un deuxième cycle qui a été créé (licence et maîtrise). Au niveau de la

licence, une mention « Français langue étrangère » de 125 heures annuelles a été mise en place, mention accolable à la licence de lettres modernes, à une licence de langue vivante étrangère, à la licence de sciences du langage. La maîtrise, elle, est une maîtrise de plein exercice. Elle se compose de 550 heures annuelles d'enseignement (ce qui est le maximum autorisé par la loi pour une maîtrise nationale), regroupées comme suit :

- 150 heures de stages (pédagogiques, mais aussi professionnels : éditions, commerce, entreprises industrielles, etc.);
- 100 heures de cours librement choisis (comme cela est le cas pour toutes les maîtrises nationales);
- 100 heures d'anthropologie culturelle que les universités pourront choisir en fonction de leur public, de la situation locale, de leurs moyens etc. C'est un enseignement qui peut porter sur l'histoire et la géographie de la France les institutions françaises, les réalités écono-

miques actuelles en France, les réalités artistiques et littéraires, bref, tout ce qui caractérise les pratiques culturelles françaises et doit être connu par un futur enseignant de français langue étrangère.

- 100 heures de didactique du français langue étrangère, insistant notamment sur les théories de l'apprentissage, les méthodologies d'enseignement, les modes et fonctions de l'évaluation ;

- 100 heures de théories linguistiques et pratiques communicatives. On voit donc apparaître une première perspective dominante choisie par le ministère de l'Éducation nationale : faire en sorte que cette maîtrise soit de même structure et de même poids que les maîtrises classiques. C'est une volonté de montrer que la didactique du français langue étrangère est désormais un enseignement de même dignité que tous les autres ; c'est la reconnaissance officielle d'un domaine de compétence correspondant à des besoins importants.

Une confirmation de l'importance de ce champ a pu rapidement être donnée par le nombre des universités qui, lorsque la maquette officielle de ce nouveau cursus a été publiée, ont demandé leur habilitation à délivrer cette maîtrise et cette mention de licence. Le nombre des habilitations accordées a montré par ailleurs le prix que le ministère attache à cette question.

La mention de licence mise en

place dès la rentrée 1983, la maîtrise le sera à la rentrée 1984. A relativement court terme donc, de nouveaux formés seront ainsi disponibles pour contribuer à mieux répondre aux besoins d'enseignement du français langue étrangère, tant en France (étudiants étrangers, migrants, etc.) qu'à l'étranger.

Certaines interrogations se manifestent déjà quant aux débouchés de ces nouveaux formés. Il convient de noter à cet égard que, d'une manière générale, les deuxièmes cycles universitaires, s'ils garantissent une compétence, ne garantissent pas un emploi: ce ne sont pas des concours de recrutement. Il n'y a donc pas lieu de porter contre cette nouvelle filière des accusations qui ne lui sont pas spécifiques. Il faut remarquer plutôt que c'est une nouvelle formation complémentaire qui est ainsi offerte à ceux qui, déjà enseignants titulaires ou futurs enseignants titulaires, souhaitent enseigner en coopération ou à des publics étrangers dans le système éducatif français. Créer des concours spécifiques de recrutement aurait été courir un risque de fermeture et de rigidification alors que s'en tenir à un statut de formation complémentaire permet d'assurer une meilleure souplesse individuelle et collective.

Il est évidemment trop tôt pour porter un jugement sur l'ensemble de l'entreprise, qui commence à peine. Des modifications devront sans doute être inventées chemin faisant. Une perspective neuve, en tout cas, a été ouverte, qu'on était loin d'espérer il y a seulement quelques années. L'avenir reste à construire.

Jean Dupont

Dans les établissements scolaires de l'Hexagone, écoles ou collèges, la question du français langue étrangère est l'un des aspects du problème, plus vaste, de la scolarisation des enfants de migrants. La réponse administrative date de 1970. Une circulaire publiée cette année-là est aujourd'hui encore la véritable bible du français langue étrangère. Y sont créées différentes structures d'enseignement du français aux enfants de migrants juste arrivés dans le système scolaire: les CLIN, les CRI et les CLAD. Les CLIN sont des classes d'initiation installées dans des écoles et principalement destinées aux primo-arrivants, les CRI, des cours de rattrapage intégré pour les enfants ayant des difficultés langagières appelant un soutien plus ou moins régulier, les CLAD, des classes d'adaptation placées dans les collèges pour les élèves plus âgés, arrivés plus tardivement en France et au français. L'arrêt officiel de l'immigration en 1974 n'enraye pas la mise en place de cette politique.

Le français p
Les jeunes migrants qui vien
dans un univers francophone; c
des difficultés linguistiques. Q
C'est au système éducatif qu'il
les conflits et de développer

Les vingt mille enfants migrants qui s'installent en France chaque année dans le cadre du regroupement des familles et la nécessité de penser autrement ces structures spéciales justifient encore et toujours les mille trois cent postes consacrés à l'initiation, au rattrapage et à l'adaptation.

En revanche, en treize ans, les données et la situation tant des migrants que du système scolaire ont évolué. Force est d'en tenir compte dans l'élaboration de la pédagogie du français langue étrangère en 1983.

En 1970, premiers pas. Les méthodes préconisées par les classes d'accueil se révèlent vite inadéquates. Qu'elles s'appellent **Bonjour Line** ou **Frère Jacques**, elles ont été élaborées dans une stricte orthodoxie pédagogique qui ne tient pas compte de l'environnement français dans lequel vivent les jeunes migrants. Ceux-là ne sont pas dans la situation d'élèves qui étudient le français à l'étranger; ils arrivent dans des écoles françaises, en ayant déjà été scolarisés dans

NAZIM, AMALIA

peut être une langue... plus ou moins étrangère.
ment d'arriver doivent l'apprendre, alors qu'ils sont immergés
ceux qui sont là depuis plus longtemps se débattent souvent avec
qui s'ajoutent aux difficultés sociales, économiques et culturelles.
revient, au moins en partie, de gommer ces handicaps, d'aplanir
là où c'est possible, une véritable pédagogie interculturelle.

leur pays d'origine et n'en sont pas, pour la majorité d'entre eux, au degré zéro de la connaissance. Et, qu'ils le veuillent ou non, ils sont plongés dans l'univers français, qu'il s'agisse de prendre le train ou de poster une lettre, d'aller au marché ou d'aider leurs parents dans leurs démarches.

Pour l'heure, on juge donc ces méthodes — encore recommandées dans les circulaires officielles — quelque peu dépassées. Mais les critères politiques, syndicaux, administratifs et pédagogiques qui entrent en jeu sont trop complexes pour qu'on s'en tienne au schéma trop simpliste du divorce entre l'administration centrale et ses directives et son « terrain » pédagogique. La maxime du ministre de l'Éducation nationale, « convaincre et non contraindre », n'a jamais été aussi vraie que dans ce cas. Pour que la pédagogie du français langue étrangère évolue, doivent se constituer des réseaux s'appuyant sur les instituteurs bien sûr, mais aussi sur le dispositif de formation — écoles normales et CEFISEM (1) — et les

inspecteurs, comme cela se fait par exemple en Moselle et dans l'Essonne. Même si, au ministère, on est persuadé qu'il faut changer la réglementation pour avancer vers une meilleure prise en charge de ces problèmes, les moyens pour entraîner la dynamique des institutions concernées sont faibles — nous y reviendrons — au regard de l'urgence et de la demande d'un système éducatif qui se doit d'être sur la voie de la rénovation.

Ce « on » ministériel, ce sont Jean-Michel Sivrigne et Michèle Huart, à la direction des Ecoles, qui le concrétisent et qui explicitent la conviction de la rue de Grenelle : les primo-arrivants et tous les jeunes migrants qui ont des difficultés linguistiques doivent être soutenus par des personnels formés et compétents sans être enfermés dans un ghetto hélas trop facile à constituer. L'ensemble des enfants, même s'ils sont en CLIN, doivent être inscrits dans des classes, suivis et assumés par l'ensemble de la communauté éducative pour que les francophones et ceux qui le sont

moins puissent faire des activités en commun. Si l'interculturel dont il est tant question a un sens, n'est-ce pas celui-là ? A Corbeil, dans l'Essonne, Paule Marionnet, conseillère pédagogique attachée à l'école normale d'Etiolles pour sensibiliser et former les enseignants aux problèmes des jeunes migrants, dit la même chose d'une autre façon : « On veut des titulaires, volontaires et solides » pour assurer les CLIN qui sont par ailleurs presque tous « ouverts ». Les enfants y viennent quelques heures par jour ; à plein temps seulement s'ils ont de grosses difficultés, et en principe pour une durée limitée.

Au ministère comme sur le terrain, en Essonne comme dans les ZEP, les intéressés veulent repenser une problématique du soutien langagier en partant des activités d'éveil, dites « vraies situations de communication ». Au « hit parade » d'entre elles, la visite au marché s'impose ; c'est un élément qui alimente à lui seul, avec son inventaire de vocabulaire et de situations mathématiques, son appel au sens

1, AHMED... ET LES AUTRES

de l'observation et de la comparaison, d'innombrables enseignements et de nombreuses leçons qui valent mieux que de longs discours. Pourtant, les enseignants sont prudents : l'écho des débats sur l'apprentissage de la lecture, les discussions parfois polémiques sur le dualisme de l'oral et de l'écrit les incitent à se méfier, par un retour de balancier classique dans l'Education nationale, des activités d'éveil. On sait trop peu de choses sur le passage d'une situation de communication à la structuration de la langue, les critiques de ces quelques dernières années sur d'éventuelles « erreurs » ont été trop vives pour que les instituteurs et les institutrices se sentent bardés de certitudes et vraiment à l'aise sur ce terrain.

En effet, notent les observateurs attentifs que sont Jean-Michel Sivirine et Michèle Huart, il y a dans le domaine de la recherche des « lacunes graves ». A trop vouloir faire des problèmes scolaires les conséquences des différences sociales — ce qu'ils sont aussi —, on en a négligé l'aspect sociolinguistique. Un prochain séminaire organisé par le ministère de l'Education nationale devrait réfléchir sur ces thèmes pour les approfondir. Mais, constate-t-on encore à la direction des Etudes, poser ce problème, c'est risquer d'apparaître rétrograde, parce que c'est dire que « les difficultés des enfants de migrants sont aussi des difficultés de langue ». Une telle observation, quand on connaît le contexte scolaire, ne semble pas dénuée de fondement. Mais elle est encore confirmée par le fait, disent Michèle Huart et Jean-Michel Sivirine, que peu de recherches ont été faites en ce sens

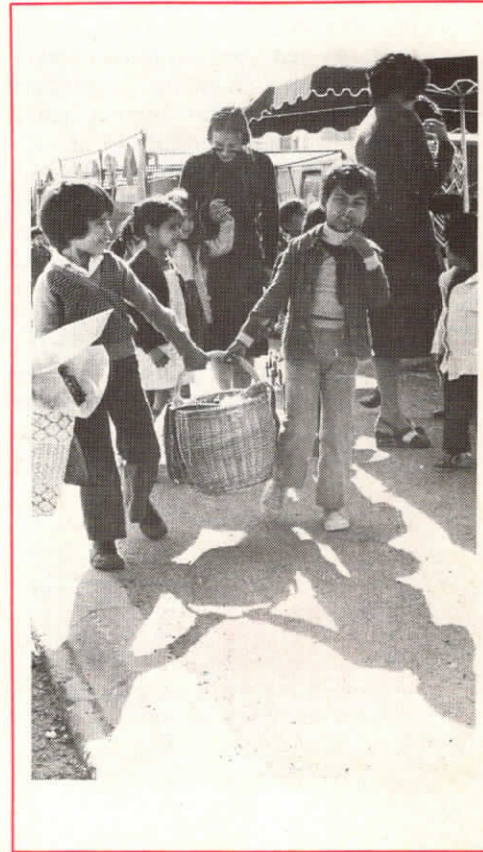
par des enseignants-chercheurs en sciences de l'éducation. Les linguistes sont les premiers à avoir posé le problème.

La mise en place de la licence et de la maîtrise de français langue étrangère dans les universités, cette année, devrait contribuer à cette « élaboration du savoir » qui pourra ensuite être réinjecté dans le réseau de formation. Mais si l'on part de l'hypothèse, plausible dans tout ce qui concerne les choses de l'éducation, que le système éducatif, à la base, a environ dix ans de retard sur la pensée qui s'élabore à l'université et ses acquis, on mesure le décalage qui risque de s'accroître. Sans négliger l'impact de l'analyse socio-économique qui a toute son importance, il faudrait que, désormais, l'attention se porte sur cette dimension, à l'image du travail qui a été fait depuis quelques années sur les langues et cultures d'origine. La première étape serait donc que les problèmes inhérents à la structuration du français langue étrangère quand il est appris en France soient mieux observés et théorisés pour aider les maîtres dans leur formation et dans leur enseignement... et pour mieux connaître la « langue » que parlent les jeunes migrants.

A supposer que la problématique du français langue étrangère soit ainsi remise à neuf, il resterait à y sensibiliser l'ensemble du système éducatif. Les moyens dont dispose le ministère de l'Education nationale sont à la fois vastes et limités. Les responsables sont maintenant convaincus d'avoir à modifier la réglementation. Il faut donc promouvoir les recherches, de terrain et fondamentales, et organiser la formation : la « réussite » de l'expé-

rience de l'Essonne tient essentiellement dans cette donnée.

Paule Marionnet, en quinze ans de travail, a su devenir l'interlocutrice simultanée de l'inspecteur d'académie, de la majorité des inspecteurs départementaux de l'Education nationale et des directeurs et maîtres des écoles où sont implantées les CLIN. Elle organise la formation à l'école normale et gère la subvention que lui verse le conseil général pour la formation des jeunes migrants : 25 000 F en 1982. Pour être encore plus opérante, elle vient de constituer une association loi 1901, « Expression culturelle 91 » à laquelle participent les maîtres des CLIN et tous ceux qui s'intéressent à la formation des enfants migrants. Pour les aider à partir en classes transplantées, avec leurs camarades des autres classes, elle bénéficie aussi de subventions



municipales. Et par le jeu, l'éveil, l'audiovisuel et toutes les situations de communication, les enfants s'initient peu à peu au français dans son expression écrite et orale. Bibliothèque et centre de documentation, matériel pédagogique pour les classes sont alimentés grâce à ces subventions et permettent de tisser une véritable toile d'araignée sur l'ensemble du département, dont le centre est l'école normale d'Etiolles.

Ce qui ne signifie pas que les difficultés soient aplanies. Les CLIN étant des classes ouvertes, les instituteurs et institutrices doivent « négocier » — « avec le sourire », leur conseille Paule Marionnet — les allées et venues des enfants inscrits dans des classes dites « ordinaires ». Si, dans une école, l'équipe n'est pas suffisamment convaincue — ou si elle est inexis-

tante —, c'est l'échec : « *Je préfère faire déplacer les enfants en taxi plutôt que de les installer dans une école où ça ne marche pas.* » Enfants de cinquante-cinq nationalités différentes dans l'Essonne, ils ont des histoires, des passés, une situation et des peurs différents. Tels ceux-ci qui doivent apprendre à se mouvoir dans l'espace et s'adapter à des horaires scolaires... ou ceux-là qui ont vécu la guerre et qu'il faut convaincre de ne plus se dissimuler sous la table quand retentit la sonnerie de la récréation pourtant « libératrice » pour bon nombre de leurs camarades. La tâche est loin d'être aisée.

La formation est donc un « must ». Jean-Michel Sivirine et Michèle Huart estiment aujourd'hui que tout normalien sortant de l'école normale doit avoir été au moins sensibilisé aux problèmes

des enfants migrants. Le réseau CEFISEM, encore insuffisamment développé, peut compléter cette initiation. Pour le reste, il faut beaucoup de conviction, car l'administration centrale ne peut décider que seront « favorisés » ceux qui auront reçu une formation en CEFISEM. Elle ne peut que convaincre les administrations départementales et académiques de placer, à l'instar de ce qui se fait dans l'Essonne, les plus motivés, les plus « solides », à ces postes qui requièrent beaucoup d'énergie et de patience.

Cette politique qui s'élabore pour le français langue étrangère dans les écoles et les lycées soulève aussi, on s'en doutait, le problème de fond inhérent au système éducatif et à sa faculté de transformation et d'évolution : tout cela ne sera vraiment résolu que par le changement du fonctionnement général de la classe et de l'école... « plus le sourire » dirait Paule Marionnet. Mais la rengaine trop connue « ma classe, mes élèves, mes quatre murs et mon tableau » ne peut être que préjudiciable à de jeunes migrants déjà confrontés à des difficultés d'insertion socio-économiques et linguistiques. Là comme en toute chose, la solution passe par « un engagement total de l'école ». Là encore, seule, l'administration centrale ne peut pas tout. Là aussi, ce sont les enseignants et ceux qui les encadrent qui sont sollicités. L'évolution, bref, le « changement » se fera à ce prix... ou ne sera pas.

Nicole Gauthier

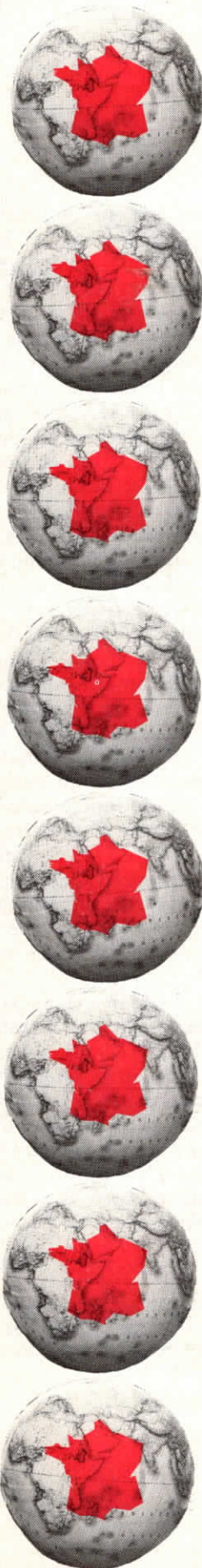
(1) Centres de formation et d'information sur la scolarisation des enfants de migrants. Cf. *l'éducation* n° 396 du 11 octobre 1979.

C'est une école comme tant d'autres, un cube posé au milieu des H.L.M. de Corbeil. C'est une école où, dans certaines classes, les enfants étrangers sont plus de 60 %. Et c'est une école où est installée une CLIN.

Autour d'une grande table, six enfants — des « grands », ils sont en cours élémentaire deuxième année ou en cours moyen — lisent une histoire avec Martine, leur maîtresse. Ils sont arrivés en France au début de l'année scolaire et chaque jour ils quittent leur classe et leurs camarades pour s'initier à la langue française et aux us et coutumes de leur pays d'accueil. Ils vont au marché, ils cuisinent, ils jouent, ils font du théâtre. Tout est prétexte à l'apprentissage de la langue et à la comparaison. Témoins ces comptines turques qu'ils ont affichées au mur.

Dans un autre coin de la salle qui a l'avantage d'être grande, l'animateur de la maison de quartier moule les masques de quatre « petits ». C'est le prolongement d'une semaine passée en classe de découverte dans le sud de l'Essonne rurale. Ils sont partis avec leurs camarades et leurs deux maîtresses — l'institutrice du C.P. et Martine. Quelques mères les ont accompagnés. Souvent sans parler français elles ont participé à la vie de la communauté, aux activités ; elles ont fait la cuisine, et on ne saura jamais combien la cuisine implique de convivialité. Puis l'infirmière est venue avec un crâne énorme et une gigantesque brosse à dents. Ils sont revenus de la campagne en se brossant les dents, en ayant découvert l'usage du pyjama, en ayant fait du théâtre avec des masques et bien d'autres choses encore.

Ils sont en France depuis trois mois, à la fois avec les autres et soutenus spécialement, ils trébuchent sur les mots de français, mais ils savent ce qu'ils ont à dire.



Agée de cent ans et implantée dans une centaine de pays, l'Alliance française, contre vents et marées, défend la diffusion du français à l'étranger. Philippe Greffet, son directeur, explique comment cette maison, universellement respectée, continue d'accroître son influence en s'adaptant aux nouvelles exigences de la fin de notre siècle.

EN BONNE PLACE

• D'abord, qu'est-ce que l'Alliance française ?

La vocation de l'Alliance française — qui a fêté son centenaire cette année — a toujours été de développer et de faire rayonner la langue française à l'étranger. Bien avant que les pouvoirs publics et l'Université s'intéressent à l'enseignement du français à l'étranger et aux étrangers, l'Alliance avait ouvert ses cours de vacances d'abord, puis son école permanente. Il n'y a eu d'équivalent dans les universités qu'après la Seconde Guerre mondiale et c'est aussi l'Alliance qui a développé les premières méthodologies dans le domaine du français langue étrangère ; c'est avec son expérience qu'on a pu démontrer qu'on ne pouvait pas enseigner le français aux étrangers comme aux Français, qu'il y avait une méthodologie spécifique au français lan-

gue étrangère comme il y en a pour le français langue maternelle.

L'Alliance, ensuite, est une association de terrain. Elle regroupe trois cent mille étudiants répartis dans une centaine de pays de par le monde et elle doit répondre à des besoins divers selon le pays, selon l'âge des étudiants, selon leurs motivations. Quand je suis arrivé en Angleterre en 1949 comme professeur de l'Alliance, les étudiants connaissaient beaucoup mieux *Nicomède* que moi. Maintenant, ils apprennent le français pour faire de la gestion, de la biologie ou de la géologie. Il leur faut un outil, et l'Alliance a été pendant très longtemps à la pointe de la révolution qui s'est opérée auprès du public français langue étrangère.

Enfin, l'Alliance est une réunion œcuménique d'hommes et de philosophies très différents. Elle est née à l'époque où la France, après



Philippe Greffet

le désastre de 1870 qui l'a traumatisée, reprend confiance en elle : c'est le temps des grands impressionnistes, de Debussy, et de l'invention du moteur à explosion, et on pense que Paris doit redevenir la capitale du monde et la capitale intellectuelle qu'elle a été. L'Alliance résulte de cette ouverture d'esprit un peu chimérique et romantique. Pendant cent ans, on a continué sur cette lancée. L'Alliance française ne s'occupe ni de politique, ni de religion, ni de race, et tous les gouvernements en place la maintiennent dans leur pays. Y toucher serait un crime de lèse-culture.

● **Est-ce plus facile ou plus difficile de diffuser la langue française aujourd'hui qu'il y a cent ans ?**

Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent que le français disparaît. C'est une affirmation grotesque et

défaitiste, et je crois au contraire que le français n'a jamais eu autant d'adeptes. On s'appuie sur des statistiques qui montrent que le français est moins enseigné comme première langue vivante dans les lycées aujourd'hui qu'hier. Mais la vraie question à poser, c'est « est-ce que les élèves apprendraient vraiment le français dans les lycées ? ». Non. Aujourd'hui, nous nous trouvons en face d'un public volontaire. L'Alliance a triplé ses effectifs en vingt-cinq ans. Sur des effectifs de trois cent mille, c'est peu mais c'est une indication.

D'autre part, le français n'est pas une langue que tout le monde baragouine comme l'anglais et c'est une vertu qui l'a protégé. Aujourd'hui, l'anglais est complètement déformé et ce n'est plus que l'ombre d'une culture qui s'étend sur le monde, réduite en deux cents mots. Je ne suis pas du tout pessimiste sur l'avenir du français. Une étude scientifique récente a prouvé que les deux langues qui se développent aujourd'hui sont le français et le portugais. Le français, c'est un peu l'antidote à l'anglais et c'est la deuxième langue internationale.

● **Mais les motivations du public sont plus professionnelles, moins « culturelles » qu'auparavant ?**

C'est exact. Nous avons huit mille étudiants à Hong Kong, et il est bien évident que les Chinois ne s'inscrivent pas pour étudier Flaubert dans le texte. Pourquoi s'inscrivent-ils ? Pourquoi ouvrons-nous sans arrêt des écoles de l'Alliance en Inde ? Parce que ces étudiants espèrent travailler demain avec l'Afrique et que le français n'est pas seulement la langue de la

France, mais aussi celle de l'Afrique francophone. Quand l'Afrique aura un rôle économique important à jouer, le français sera l'un des véhicules qui permettra aux partenaires de commercer et d'avoir des relations technologiques. Cela dit, certains sont aussi intéressés par l'aspect « littéraire » de la langue française. C'est ce qui explique le succès de nos troupes théâtrales et de nos chanteurs quand ils sont en tournée.

● **L'Alliance est-elle aidée dans son action par la politique culturelle et linguistique française ?**

Elle ne l'a jamais été autant, et nous en avons eu la preuve au moment de la célébration du centenaire. Mais l'Alliance n'est pas le produit d'un gouvernement, c'est une « association libre d'hommes libres » comme nous le disons souvent. Et l'Alliance française n'est jamais française, elle est internationalisée depuis ses débuts.

● **Traditionnellement, l'Alliance a surtout été implantée en Amérique latine. Aujourd'hui, quels sont les pays à forte demande ?**

Il est vrai qu'avant la guerre, l'implantation principale, c'était l'Amérique latine. Après la guerre, alors que l'Alliance était morte partout, il y avait encore trois mille étudiants à Buenos Aires. Ce sont les Argentins qui écrivaient les manuels, les publiaient et enseignaient. C'était la même chose à Rio et Sao Paulo. Maintenant, nous sommes présents partout en Amérique latine, mais nos effectifs plafonnent. Depuis les années 60-70, nous nous sommes développés en Asie du

Sud-Est et nous ne pouvons répondre à toutes les demandes, en Inde notamment. Enfin, nous nous implantons de plus en plus en Afrique anglophone. Il n'y a pas un pays de l'Afrique anglophone qui accède à l'indépendance et qui ne demande l'implantation d'une Alliance française dans les huit jours. Nous avons ouvert des écoles en Afrique lusophone. Nous nous sommes développés dans l'océan Indien.

L'Alliance est un véritable symbole culturel qui va de pair avec le développement. Plusieurs pays, qui ne sont pas encore indépendants mais qui vont l'être d'ici un an ou deux, sont déjà venus nous demander l'implantation d'une Alliance. C'est une forme d'appropriation. Témoin ce chauffeur de taxi à Buenos Aires auquel je demandais de me conduire à « l'Alianza francesa » et qui m'a répondu en français : « Laquelle, Monsieur ? Nous en avons huit... » Ce n'était pas du tout ressenti comme un corps étranger. L'Alliance française, c'est local. Cette formule inventée il y a cent ans est encore très contemporaine et c'est ce qui fait son succès : ce sont les étrangers qui sont responsables de ce patrimoine. La langue française n'appartient pas aux Français, mais à eux. C'est le contraire de l'impérialisme et cette idée centenaire s'est révélée d'avant-garde. Alors que les instituts français, qui sont directement gérés par le gouvernement, connaissent de graves difficultés.

• **Quelles sont vos relations avec les instituts culturels français ?**

Les instituts étaient d'une importance fondamentale à l'époque où il

n'y avait pas d'avions. On envoyait Rivet à Mexico et Levi-Strauss à Bombay, ils restaient six mois sur place et formaient des disciples. Aujourd'hui, les disciples prennent l'avion et viennent à Paris. A l'époque de la vidéo et de la télévision en direct, les instituts doivent être complètement repensés et c'est ainsi que le gouvernement de François Mitterrand a décidé d'en supprimer certains ou de les faire fusionner avec l'Alliance, dont l'enseignement est plutôt la vocation.

• **Comment se caractérise la pédagogie de l'Alliance française ? Faites-vous des recherches sur la didactique du français langue étrangère ?**

Nous essayons d'éviter de jouer aux théoriciens qui sont obligés de se renouveler tous les ans pour conserver leur crédibilité. Nous sommes des gens de terrain ; nous avons des professeurs dans le monde entier et nous n'imposons aucune méthode, même si des livres ont été publiés avec le label de l'Alliance. Chaque centre de l'Alliance française choisit sa méthode et les pédagogues locaux sont amenés parfois à l'adaptation en fonction de la demande.

Cependant, à Paris nous avons un bureau pédagogique qui mène des recherches, nous avons une véritable école normale du français langue étrangère pour former des professeurs, mais nous ne travaillons pas dans la même direction que les universitaires. Nos préoccupations sont beaucoup plus pratiques, même si nous travaillons en liaison avec les universités parisiennes parce que la théorie est aussi nécessaire. Enfin, nous avons une

espèce de « banque des recherches » avec un système de circulation international pour aider ceux qui en ont besoin et nous organisons une biennale « Pédagogie de l'Alliance française » sur un thème spécifique. La première a eu lieu cette année à Buenos Aires sur le thème « Civilisations et communication ».

Notre système de formation s'adresse à des professeurs qui, pour la plupart, ne viendront jamais en France et nous devons leur apporter quelque chose de pragmatique, de simple et direct. D'où notre revue, *Reflets*, éditée avec Hatier, qui présente des expériences vécues que chacun peut tenter et qui a un parti pris délibérément concret, à la différence du *Français dans le monde* qui est une publication menant une réflexion plus pertinente, plus profonde, au niveau universitaire.

• **Quelles sont les difficultés que vous rencontrez pour mener à bien votre politique ?**

La principale difficulté est de ne pas pouvoir répondre à toutes les demandes qui nous sont faites pour la création d'Alliances. Si nous avions le nombre suffisant de professeurs, nous pourrions ouvrir une centaine de bureaux supplémentaires. Nous aimerions proposer davantage de stages, avoir un volant de professeurs pouvant aider les professeurs locaux aux quatre coins du monde. Nous souhaiterions aussi avoir plus d'argent pour contribuer à payer les artistes qui font des tournées à l'étranger avec l'aide de l'Alliance. Le contribuable français n'est pas là pour subventionner la haute bourgeoisie de Washington qui va à la Comédie-

Française. Les places y sont chères, et rares sont ceux de nos étudiants qui peuvent y entrer. Je crois à une politique décentralisée, qui permette au plus grand nombre d'aller voir des artistes comme Rufus, qui est actuellement pour nous en tournée. Mais il nous faudrait un soutien — une forme de mécénat peut-être. Je ne souhaite pas que l'Alliance organise un concert ; mais elle peut épauler une association qui organise un concert. Sinon, on devient vite impérialiste. C'est parce que nous travaillons en ce sens que le modèle de l'Alliance est original et unique.

• **Vous adressez-vous vraiment à tous les publics et touchez-vous un éventail social et culturel très large ?**

C'est une légende de croire que l'Alliance est élitiste. Les gens qui ont de l'argent n'ont pas besoin de l'Alliance pour apprendre le français, ils viennent en France. Schématiquement, on peut dire que notre clientèle, c'est la classe moyenne, qui cherche avec le français une promotion sociale. En Asie du Sud-Est par exemple, ceux qui ont un diplôme de l'Alliance ont un salaire un peu plus élevé. Notre public est constitué de jeunes adultes entre vingt et vingt-sept ans, qui ont fini des études — généralement de niveau supérieur — et qui veulent acquérir un outil supplémentaire. Aux Etats-Unis nous avons signé des accords avec des entreprises et nous y donnons des cours pour former des cadres et des contremaîtres. Le français, c'est une nécessité professionnelle.

**Propos recueillis par
Nicole Gauthier**

Peut-on parler des professeurs étrangers de français (1) en général ? Dire quels et qui ils sont, décrire leur(s) situation(s), leurs convictions, leurs attentes ? Groupe professionnel sans doute mais, socialement et de par leurs statuts, groupe naturellement hétérogène, ils sont dispersés à travers des pays dont les contrastes ne sont pas à souligner, ils échappent, dans leur extrême diversité, aux descriptions générales, et leur lieu commun de rencontre semble bien n'être que cet « espace » culturel qu'est la langue qu'ils enseignent et qui, par les enjeux qui lui sont attachés, crée une cohérence, sinon une cohésion, « après coup ».

En 1980, au moyen d'un questionnaire élaborée par le CIREEL (2) et avec le concours d'instances intéressées à la diffusion du français (3), la revue *Le français dans le monde* réalisait pour le numéro spécial anniversaire de ses vingt ans (mai-juin 1981) une grande enquête qui offrait « pour la première fois, une vision objective et synthétique de la situation, à l'échelle mondiale, des professeurs de français » (4). Depuis cette enquête menée dans 96 pays dont 18 dits francophones et 78 dits non francophones (soit une représentativité moyenne de 61 %) et qui rassemblait des « données récentes comprises pour la plupart entre 1978 et 1980 », aucune

indication vraiment nouvelle n'a été recueillie qui puisse modifier de façon notable le tableau alors dressé et auquel nous emprunterons les chiffres. On voit toutefois se dessiner des tendances qui pourraient, de fait, dans les prochaines décennies, contribuer à remodeler le paysage.

Résumons brièvement les plus saillantes de ces données.

► Environ 200 000 professeurs enseignent de par le monde un français véhiculaire ; il s'agit des pays francophones qui, si l'on excepte la Suisse, la Belgique et le Luxembourg (5), sont les Etats du Maghreb, de l'Afrique noire et de l'océan Indien.

UNE AUTRE DIASPORA ?

► Environ 250 000 l'enseignent comme **langue étrangère** dans les pays dits non francophones.

► **Trois indications complémentaires** précisent les caractéristiques structurales de ces masses chiffrées (6):

- l'inégale répartition des enseignants selon les continents. Plus de la moitié exercent en Europe et le tiers environ en Amérique... C'est dire la **faiblesse de l'enseignement du français en Asie et en Océanie**;

- la **féminisation** du corps enseignant qui rejoint le phénomène mondial caractéristique de l'enseignement des langues vivantes en particulier. Mais on notera la variation encore forte de cette proportion d'un continent à l'autre (entre 35 % et 70 %). Quelles que soient les causes, diverses selon les lieux, de cet état de fait, il pourrait bien, dans sa généralité, revêtir une signification sociale.

- la relative **jeunesse** d'un corps enseignant dont la majorité a moins de quarante ans, sauf dans la « vieille » Europe. En dehors des raisons socio-démographiques, des facteurs socio-économiques et socio-politiques expliquent sans doute cet état de la profession: statut intermédiaire insuffisamment valorisé d'un côté, mais aussi prise en charge nouvelle par les pays concernés de leurs choix éducatifs et de développement.

Que conclure de ces données et quelles inflexions y apporter ?

► L'enquête a montré (7) que, même dans les pays « organisés », de telles données sectorielles sont difficiles à recueillir. Parce que sans doute les appareils statistiques utilisés par les administrations (cen-

tralisées ou décentralisées) ne permettent pas de les « sortir », et ceci tout simplement parce qu'il n'a pas été prévu de les rechercher et de les élaborer comme telles pour les besoins d'une politique de l'enseignement des langues (8). Mais aussi parce que leur élaboration précisément ne peut faire l'économie d'outils méthodologiques que seule l'éducation comparée pourrait fournir. En d'autres termes, si l'entrée de la statistique quantitative apparaît comme utile, elle révèle du même coup ses insuffisances. Ce qui semble marquer aujourd'hui l'enseignement du français à l'étranger, et donc traverser le corps des enseignants qui l'assument, est à chercher du côté d'une conscience culturelle nouvelle dont des indices non toujours quantifiables laissent apercevoir l'émergence: rencontres (colloques, congrès, etc), initiatives venues « de la base », recherche de « lieux » d'échanges professionnels et de formation, discours tenus sur les finalités et les objectifs etc.

► Le déséquilibre géopolitique que laissait apparaître l'enquête de 1980-1981, dans la répartition des enseignants de français entre « le Nord » et « le Sud », ou entre Europe/Amérique d'un côté et Asie/Océanie de l'autre, pourrait bien subir, dans un avenir peut-être pas si lointain, des changements déterminants. Quantitativement d'abord: en Asie notamment, la demande de français croît comme l'indiquent le développement des Alliances françaises par exemple et la réactivation d'échanges culturels visant à redéfinir des formes de coopération entre la France et les pays de cette région mais aussi entre ces pays et d'autres pays francophones (comme c'est le cas pour l'Inde et la Chine notamment et, d'une certaine manière, pour le Japon). Qualitativement d'autre part, comme le montrent, entre autres, les plus récentes évolutions de l'activité de l'AUPELF (9), le centre de gravité des préoccupations tou-

chant la diffusion du français se déplace vers « le Sud » et vers « l'Est ». La référence nombriliste à l'Hexagone est en forte dévaluation. La III^e Rencontre mondiale de Lomé (en juillet 1982) l'avait laissé entendre et il n'est pas sans signification que l'on parle de New-Delhi comme lieu probable de la IV^e (1985). Nul doute que les propos qui y seront échangés n'aient pas la même teneur qu'en pays « occidental » (comme à Montréal en 1972, ou à Strasbourg en 1977) parce que les préoccupations y seront, entre autres, celles de l'articulation avec recherche et développement, domaines où le français pourrait jouer un rôle « culturel » non négligeable (10).

C'est décidément, en effet, sur le terrain des « revendications culturelles » que l'on peut, nous semble-t-il, appréhender le plus justement l'image en mouvement des professeurs étrangers de français aujourd'hui. Nous retiendrons ici deux traits:

► **Enseigner le français: un métier**

La professionnalisation n'est l'apanage ni des professeurs de langue en général ni de ceux de français en particulier. On la constate un peu partout dans la fonction enseignante. Mais, parmi les professeurs de français, on peut considérer qu'elle n'est peut-être pas la moindre des retombées de la « révolution » qui a marqué, au cours des trente dernières années, l'enseignement des langues vivantes.

Curieusement d'ailleurs, c'est au moment où, contre une vision « culturelle » au sens traditionnel de ce terme, s'affirmait la nécessité de faire aux langues vivantes dans les systèmes d'enseignement la place « utile » que réclamaient les temps modernes, que s'aiguillait une conscience nouvelle des enjeux socio-politiques et socio-culturels de la formation des enseignants de français. Il n'est plus de stage ni de colloque rassemblant des professeurs de français où ne soient évo-

qués les présupposés d'une didactique du français. « Une langue vivante pour quoi faire ? » Pour nombre de professeurs qui, en juin 1983, étaient réunis à l'Alliance française de Buenos Aires pour une première biennale « Civilisation et communication », cette préoccupation était au cœur du débat et comme un préalable à la définition d'options méthodologiques pour la formation permanente des professeurs de français.

Car, si la nécessité d'une formation professionnelle s'impose parce qu'une majorité des enseignants de français en ressent le besoin, c'est sur les formes que l'on s'interroge. Trois observations nous paraissent dans ce sens dignes d'intérêt :

- les tentatives (au prix de remises en cause douloureuses parfois) pour intégrer dans la formation universitaire initiale (universités ou instituts de formation) une formation pédagogique ;
- les initiatives visant à constituer des groupes « de recherche » ou plus modestement « de travail » en marge des instances institutionnelles — efforts qui procèdent d'une volonté, chez les enseignants, de s'approprier la formation ;
- la multiplication des revues et bulletins de travail favorisant le dynamisme de la réflexion, l'échange d'expériences et l'évaluation des pratiques.

Où qu'il soit, le professeur de français langue « seconde » ou « étrangère » a conscience que la matière qu'il enseigne appelle de sa part — en raison du statut de cette langue — une réflexion professionnelle dont il ne peut pas faire l'économie à moins de fermer les yeux sur l'en-deçà et l'au-delà de son travail. Comment comprendre autrement la très forte demande de formation qui se fait jour dans le secteur public aussi bien que dans le secteur privé de l'enseignement (là où celui-ci existe) ?

Plus que d'une revendication corporatiste, ces mouvements et ces initiatives témoignent d'un souci de

crédibilité que seule la compétence peut assurer.

► Enseigner le français : un engagement culturel

On ne devient pas professeur de français seulement par vocation, c'est évident (11). Néanmoins, la conscience chez les enseignants que leur activité professionnelle est autrement « colorée » que d'autres semble n'être pas un fait individuel et subjectif. « De la maternelle à l'université », « du Nord au Sud », « de l'Ouest à l'Est », les situations des professeurs de français sont assurément d'une diversité extrême qu'il est inutile de décrire.

Au-delà cependant de ces différences, deux sentiments paraissent être des points de rencontre, celui d'une conscience culturelle propre et celui de l'appartenance à une communauté :

- un enseignement « engagé » : si, dans les pays non francophones (où le français a, depuis cinquante ans, enregistré le recul que l'on connaît), un certain militantisme de papa a vécu, l'ardeur militante qui y anime aujourd'hui les professeurs de français rejoint celle qui, passée par d'autres épreuves et venue d'ailleurs, habite leurs collègues des pays dits francophones. « Francophiles et non francomanes » se plaignent à dire certains professeurs néerlandais. « Francophiles et non francophobes » disent aujourd'hui les enseignants de ces pays où le français fut naguère la langue de la domination et de la dépendance, que celles-ci fussent politiques ou culturelles.

Dépassés ou surmontés les conflits et les ambiguïtés d'hier, l'heure est à la responsabilité. Ici, comme aux Pays-Bas, on se bat pour conserver au français, à côté des autres langues vivantes, dans le système scolaire, la place — à redéfinir sans doute mais inexpugnable — qu'il convient de lui ménager pour des raisons économiques, politiques et culturelles. Mais on ne se bat pas seulement « en descendant

dans la rue », on se bat en s'organisant en groupe de proposition qui se donne comme partenaire du pouvoir pour l'élaboration de nouveaux modèles d'enseignement. Là, comme à Madagascar, on se bat pour reconstruire un modèle d'enseignement du français qui s'intègre sans heurt dans un système malgachisé, pour un développement culturellement autonome et conforme à l'identité nationale... Ici comme là, ces attitudes et ces travaux mobilisent les professeurs, et la forte participation que suscitent les congrès ou les rencontres régionales et mondiales atteste de cet engagement.

- une communauté : corollaire en effet de ce nouveau militantisme apparaît le mouvement nettement affirmé de développement des associations de professeurs de français. Créée il y a quinze ans à peine (1969), la F.I.P.F. continue ainsi de progresser : 1972, 43 associations membres ; 1976, 53 ; 1981, 63 ; 1983, 70 ; objectif pour 1984 : 75 à 80. Et cette progression ne reflète pas toute la vitalité du mouvement associatif touchant les professeurs de français de par le monde. De nombreux groupements plus ou moins institutionnalisés se cherchent une identité, travaillent à développer des activités d'échange et témoignent d'un souci, comparable à celui de l'ANEFLE en France, de prendre en charge des préoccupations autres que de défense d'intérêts corporatifs : plus largement, apporter de l'eau à un grand courant pluriel, vecteur d'une communication interculturelle.

N'est-il pas en effet significatif que la didactique du français aujourd'hui bruisse de ce mot sans doute ambigu et dont on abuse,

mais dont l'idée semble bien être concrètement à l'œuvre ici et là, sans exhiber d'étiquette: interculturel ?

Jean-Marie Gautherot

(1) On ne parlera pas ici des professeurs français enseignant le français à l'étranger. Dans la perspective que nous avons choisie, leur mission ne peut que servir celle des professeurs étrangers de français premiers protagonistes de la scène.

(2) Centre d'information et de recherche pour l'enseignement et l'emploi des langues.

(3) Haut-Comité de la langue française, ministère des Relations extérieures, services de la Coopération et du Développement, Alliance française et Fédération internationale des professeurs de français.

(4) *Le français dans le monde* n° 161. En particulier l'article « Des chiffres et des hommes » de Xavier Michel et Jean-Pierre Van Deth.

(5) Le Canada n'a pas répondu au questionnaire et n'a donc pas été pris en compte dans l'enquête.

(6) Ibid. pp. 10 à 31.

(7) L'auteur de ces lignes y a collaboré sur le terrain (aux Pays-Bas)

(8) Il faut souligner l'intérêt des initiatives prises dans ces perspectives sinon dans ce sens par le Conseil de la coopération culturelle du Conseil de l'Europe (enquête sur les besoins en langues vivantes dans les divers pays de la communauté qu'à notre connaissance, seuls les Pays-Bas surtout et l'Autriche dans une direction un peu différente ont réalisée pour en tirer enseignement). Et dans le même ordre de préoccupation, le colloque organisé par le CIREEL à l'automne 1981 sur le thème « Statut et gestion des langues », à Urbino.

(9) Association des universités partiellement ou entièrement de langue française, dont le Conseil international des départements d'études françaises, récemment créé, marque le renforcement d'une coopération interuniversitaire où les pays non francophones joueraient un rôle plus affirmé à côté des universités francophones et dans une relation de coopération avec celles-ci renouée.

(10) Cf. *Le français dans le monde* numéro cité.

(11) Cf. les propos du recteur K.J. Mahale, vice-chancelier de l'Université Nehru de New-Dehli dans *Le français dans le monde* de janvier 1983 (n° 174 pp. 8 à 10).

Pour autant que le français soit une langue d'enseignement tout enseignant est aussi un professeur de français. D'où quelques questions

Il est rare qu'un jeune professeur de mathématiques ou de sciences ne s'entende régulièrement rappeler qu'il est aussi un professeur de (bon) langage et qu'il doit veiller avec soin à la clarté du discours (le sien comme celui de ses élèves), à la propriété des termes, voire à la correction de l'orthographe... Il est vrai qu'en France, tout enseignant est aussi un professeur de français dans la mesure où les contenus scientifiques sont nécessairement véhiculés par la langue dans laquelle s'est constitué le savoir.

Hors de France, les enjeux sont également importants. Nombreux sont en effet les pays en voie de développement, notamment au Maghreb et dans l'Afrique noire dite abusivement « francophone » (1), qui, par-delà la diversité des statuts accordés au français (langue officielle, langue nationale, langue étrangère plus ou moins privilégiée), font du français une langue d'enseignement. La légitime affirmation de l'identité culturelle débouche logiquement sur des politiques plus ou moins soutenues de promotion des langues nationales dans la vie quotidienne et à l'école.

On constate toutefois que, d'une façon générale, si celles-ci sont assez souvent utilisées dans l'éducation de base (enseignement primaire, alphabétisation des adultes), leur importance varie ensuite selon les filières et les niveaux d'enseignement.

Ainsi, dans les trois pays du Maghreb, les disciplines littéraires (histoire, géographie, philosophie) sont désormais arabisées, alors que les enseignements scientifiques et techniques sont dispensés le plus souvent en français, surtout dans l'enseignement supérieur. L'exemple de la Tunisie est révélateur de la tendance générale: les trois premières années du premier degré sont arabisées et l'arabe est utilisé comme unique langue d'enseignement à l'école primaire; le français n'est introduit, comme langue étrangère, qu'à partir de la quatrième année, à raison de dix heures hebdomadaires. Au lycée, au contraire, enseignement du français et enseignement en français occupent de 32% (séries littéraires) à 84% (séries math.-technique) du volume horaire. On le voit nettement: la place impartie au français s'élève avec le niveau d'étude; elle

que pose Claude Olivieri,
chef du département des projets pédagogiques
au ministère des Relations extérieures,
service de coopération et du développement.

LES MATHEUX

est d'autant plus grande que la section est plus technique (2).

Ces données, si encourageantes soient-elles pour l'avenir de notre langue, ne sauraient dispenser l'enseignement d'un effort spécifique. Le passage d'un enseignement du calcul en arabe à un enseignement des mathématiques en français ne va pas sans poser de délicats problèmes d'adaptation: l'apprentissage de la langue française à l'école primaire n'a pas permis aux élèves de devenir de parfaits bilingues, et les contenus linguistiques qui leur ont été inculqués ne les ont pas toujours préparés à un usage courant des structures grammaticales et du lexique privilégiés par le discours scientifique. Que le professeur de mathématiques ou de sciences ne soit pas suffisamment préparé à aborder ces problèmes linguistiques, qu'il se contente de se référer à ses cours habituels et à des manuels généralement conçus pour un public français et peu soucieux de faciliter la compréhension du message par des apprenants étrangers, il va, à son corps défendant, contribuer à élever encore un peu plus le taux d'échec scolaire et à renforcer un système de sélection

qui se fonde à la fois sur les mathématiques et le français (les deux types de lacunes se cumulant négativement).

Les remèdes ne sont certes pas simples; cependant, le discours scientifique commence à être bien décrit (3) et il serait temps que les travaux que linguistes et méthodologues ont menés tant sur la syntaxe que sur le lexique soient pris en compte dans l'élaboration des programmes comme dans la conduite même de la classe. Il est plus que jamais nécessaire que professeurs de français et professeurs des disciplines scientifiques et techniques dialoguent, confrontent leurs objectifs pédagogiques et déterminent les pré-requis linguistiques, en un mot, qu'ils élaborent ensemble des stratégies centrées sur les besoins didactiques et langagiers de l'apprenant.

En France comme dans de nombreux pays, des millions d'étrangers — élèves, étudiants, stagiaires de tous niveaux — accèdent à des savoirs et à des techniques modernes par le canal de notre langue. C'est un sujet de satisfaction légitime, mais aussi un sujet de préoccupation: mettons-nous toujours

en place les dispositifs appropriés? Utilisons-nous toujours les outils les plus adéquats aux objectifs visés qui sont, faut-il le rappeler, moins d'ordre linguistique et culturel *stricto sensu* que d'ordre fonctionnel? Ce n'est que si nous parvenons à donner des réponses satisfaisantes à ces questions que nous aurons fait la démonstration que le français peut être, pour beaucoup de peuples que l'Histoire a rapprochés de nous, non seulement la langue de la liberté, mais aussi la langue du développement, assurant ainsi définitivement son avenir (4).

Claude Olivier

(1) On évalue seulement à 10% le nombre de locuteurs francophones dans les anciennes colonies françaises et belges d'Afrique noire.

(2) Cf. G. Perrin, *La langue française en Tunisie*, enquête de l'Institut de recherches sur l'avenir du français (65, boulevard des Invalides, 75007 Paris), septembre 1982.

(3) Voir l'abondante bibliographie sur cette question dans R. Kocourek, *La langue française de la technique et de la science* (Oscar Brandstetter Verlag, 1982 - diffusion: Paris, La Documentation française).

(4) Cf. Cl. Révil, « Francophonie et dialogue interculturel » in *Après-Demain*, n° 256-257 *La Francophonie* (juillet-septembre 1983).

Aussi...

Les Britanniques eux-mêmes se disent peu doués pour les langues étrangères... Peut-être, et paradoxalement, parce qu'ils ne peuvent pas être sourds à l'étrangeté de leur propre langue parlée par des Ecossais, des Gallois, des Irlandais, mais aussi des millions d'individus à travers le monde. Certes les Britanniques ont l'énorme avantage de pouvoir se faire comprendre à peu près partout mais, curieusement là encore, sur leur île, ils doivent déployer des efforts gigantesques pour que la société multiraciale qu'ils constituent désormais parle une même langue : l'anglais. Ironie de l'histoire : pour de nombreux *citoyens* britanniques, l'anglais est une seconde langue. Un seul chiffre pour illustrer ceci : dans un arrondissement de Londres — dont la population est pourtant loin d'être majoritairement « ethnique » comme on le dit pudiquement ici — 131 langues autres que l'anglais sont parlées par les élèves du primaire et du secondaire. S'il y a, en Grande-Bretagne, une politique linguistique, elle est bien évidemment de ce côté-là (ce qui n'empêche pas, par ailleurs, des efforts du côté du maintien et de la promotion du gallois).

Alors, les langues étrangères dans ce contexte et en particulier le français ?

En dépit ou sans doute à cause de la récession (coupes sombres dans des budgets éducatifs, suppression de programmes de formation etc.), le français est toujours, et de loin, la première langue étrangère enseignée dans les écoles secondaires (1). Toutefois, nombre d'élèves, les garçons surtout, l'abandonnent dès leur troisième

**Les langues vivantes,
en Grande-Bretagne,
n'ont pas la cote.
Le français continue
tout de même
de caracoler au sommet
d'un hit parade dévalorisé,
comme l'explique
Madeleine Renouard,
professeur
à Birbeck College,
université de Londres.**

**THIS WAY
FOR
FRENCH**

année. Enseignants et inspecteurs lancent un cri d'alarme devant cette « féminisation » des langues étrangères. Diverses solutions sont proposées pour remédier à ce problème, jugé grave dans la mesure où il signifie « masculinisation » des matières scientifiques. Certaines écoles en sont, par exemple, à réviser leur choix de mixité : garçons et filles sont séparés pour les maths et les sciences en particulier.

Le souci de (re)motiver les élèves paraît sous-tendre la réflexion pédagogique dans la didactique du français langue étrangère, comme ailleurs ; rare sont les enseignants qui peuvent oublier la montée dramatique du chômage et la morosité qu'elle fait peser sur la population scolaire. Ceci étant, il serait faux de croire à une apathie du corps enseignant, des décideurs et des diffuseurs de manuels et de matériel pédagogique. Le pragmatisme britannique et la souplesse relative des structures administratives (les examens sont reconnus nationalement mais les programmes et les méthodes sont décidés localement) permettent en effet la mise en place de réformes, de changements sur le terrain. Et, comme dans tous les pays dits développés, les nouvelles priorités s'articulent autour des approches communicatives, la priorité donnée à l'oral, l'authentique, les supports multi-médias... Les *Graded Objectives* (2) mobilisent en ce moment les didacticiens ; pédagogie centrée sur l'apprenant, elle secoue aussi bien les méthodes traditionnelles (thème, version, grammaire, vocabulaire) que l'audiovisuel lourd et behavioriste des laboratoires de langues (Ecoutez ! Répétez !).

Reste bien sûr que, dans cette

phase de transition — et de crise —, les bons sentiments et les initiatives généreuses se heurtent à de nombreux obstacles (le maintien d'examens centrés sur l'écrit, la disparité des ressources entre les régions, entre les écoles — rien de commun en effet entre les *Public Schools* et les *Comprehensive*, les premières privées et payantes, les secondes publiques, polyvalentes, sans sélection à l'entrée —, les lourds horaires des enseignants, les classes trop chargées, hétérogènes...). Si l'on en juge par les réactions que suscite en ce moment dans la presse nationale la publication d'un rapport ministériel sur la place des langues vivantes dans les programmes scolaires, force nous est de constater que la situation est jugée, tant par les enseignants que par les présidents d'université, catastrophique.

Le français « s'en tire », c'est vrai, mais les postes d'assistants et de lecteurs ont été considérablement réduits pour des raisons strictement budgétaires puisque les nouvelles orientations en didactique du français langue étrangère veulent au contraire promouvoir la langue parlée et la communication « authentique ». Le nombre d'élèves subissant une épreuve de français, pourtant la première et souvent la seule langue étrangère enseignée, à la fin du premier cycle secondaire, est très bas : 16,6 % en 1980-1981 pour l'Angleterre et le Pays de Galles (3).

Et pourtant, c'est une tout autre image de la situation que pourraient donner les éditeurs. Les titres de manuels, cours et supports divers (*Pour ou contre ?*, *D'accord*, *French for you*, *Service compris*, *Hexagone*, etc.) se re-

nouvellent à un rythme qui pourrait faire croire à la très grande santé du marché ; concurrence oblige, même s'il y a des monopoles de fait et des « coups » financiers (4) plus gros que d'autres.

Mais laissons de côté les questions de gros sous et les circuits scolaires pour rendre compte brièvement de ce que font les médias et en particulier la B.B.C. dans le domaine de l'enseignement des langues étrangères. La B.B.C. (télévision, radio et maison d'édition) diffuse régulièrement et depuis de longues années des cours de langues pour adultes et des émissions scolaires. Le français y est en bonne place mais sans exclusive (allemand, italien, portugais, russe, grec...). Les cours grand public ont été jusqu'ici conçus sur trois ans, trois niveaux. Par exemple, pour le français : première année, **Ensemble** (télévision et radio) ; deuxième année, **Sur le vif** (radio) ; troisième année, **Allez France** (radio). Les émissions, diffusées deux fois par semaine, sont accompagnées de livres qui sont vendus dans toutes les librairies ; les interviews, enregistrées en France et qui constituent la « matière » des cours, sont regroupées sur disques et cassettes, également en vente. Les auditeurs ou téléspectateurs, apprenants de français pour un temps, peuvent, s'ils le souhaitent, rompre leur solitude et participer aux activités proposées dans des instituts de formation permanente ou de cours du soir sur ces programmes de la B.B.C. Ce sont donc des dizaines de milliers de Britanniques qui sont « touchés », individuellement ou en groupe, par ces cours ; même les établissements d'enseignement supérieur les utilisent en

raison, entend-on dire, de l'excellente qualité « technique » des enregistrements.

Par ailleurs, la B.B.C. offre également en période scolaire des émissions destinées aux écoles secondaires ; ces émissions sont diffusées dans la matinée (pour une utilisation en direct dans la classe) ou le soir (pour une utilisation en différé, requérant donc un enregistrement sur cassette). Les programmes sont publiés dans **Radio Times** (« l'équivalent » de **Télé 7 jours** ou de **Télérama**) mais également annoncés, par circulaires annuelles et trimestrielles, à toutes les écoles secondaires du Royaume-Uni. Les émissions d'une vingtaine de minutes sont accompagnées de « Notes » à l'intention du professeur (résumé, plan de l'émission, extraits de textes, activités pour la classe). La B.B.C. essaie de prendre en compte les besoins des enseignants ; leurs réactions sont sollicitées par divers moyens (réunions, enquêtes, interpellation à l'antenne...). En ce moment par exemple, les programmes de langues sont repensés pour répondre aux changements sociaux et méthodologiques que l'institution scolaire subit ou promeut. Les émissions sont toujours ciblées (groupe d'âge, compétence linguistique) ; quelques exemples pour 1983-1984 : **Par étapes**, **Salut les jeunes**, **La parole aux jeunes**, **la France aujourd'hui**, **La France des affaires**, **Voix de France**. Les enseignants qui ratent une émission dans ces séries peuvent faire appel à un service d'urgence de la B.B.C. qui leur envoie gratuitement l'enregistrement sur cassette de l'émission qu'ils n'ont pas pu entendre ou repiquer.

Alors ? Peu doués pour les lan-

gues, les Britanniques ? C'est ainsi qu'ils voient les choses... N'ont-ils pas pourtant à leur disposition pléthore de moyens (y compris la radio et la télévision nationales) que leurs voisins d'outre-Manche pourraient leur envier ? Mais si l'école est le lieu idéal de l'apprentissage d'une langue étrangère — ce que semblent affirmer haut et fort les responsables scolaires et universitaires — de nombreux publics sont en fait condamnés à n'apprendre qu'une langue : la leur. A moins que les petites perles de français enfilées sur quelques mois à l'école secondaire ne réussissent à créer un *désir de langue*, la même, une autre, d'autres. Qui, de l'école ou des médias, saura faire naître et vivre ce désir ?

Madeleine Renouard

"Les laboratoires de langues, on en est revenu : ce n'est pas vraiment formateur et puis ça n'apprend qu'à parler. Rien ne vaut un "bain de langue". C'est pour ça que je suis ici, dans cet Institut. Pendant six semaines, on y parle français et seulement français, même entre nous, les professeurs venus suivre la formation donnée par l'Institut. La règle est impérative. Pas un mot d'anglais... On signe même un engagement d'honneur à ce sujet ! » Tom W., l'homme qui parle ainsi, a trente-cinq ans. Il est professeur de français dans une petite ville du sud de la Californie. C'est sa troisième année au Summer Institute of French Language and Culture de Santa Barbara, l'un des neuf « campus »

françaises de Santa Barbara a été créé il y a sept ans. André Malécot, son fondateur et son directeur, est professeur de français et de phonétique à l'université de la ville — une ville de cent mille habitants située à cent cinquante kilomètres au nord de Los Angeles. Il avait été auparavant l'un des animateurs de l'école française de Middlebury, dans le Vermont. C'est là qu'il fit la connaissance de Maurice Rambaud et de Marcelle Vincent, deux professeurs français qui enseignent aujourd'hui à Dauphine et c'est avec leur aide qu'il créa l'Institut d'été de Santa Barbara.

Débuts difficiles. La première année, les « clients » étaient rares. L'attrait de la côte californienne, certes, mais aucun passé et — pour cause ! — aucune réputation. Aux

BAIN DE FRANÇAIS

(1) Une expérience d'enseignement du français à l'école primaire, menée il y a quelques années, avait abouti à un échec, ou avait été évaluée comme tel en tout cas. Des rapports chiffrés existent sur tout ce qui concerne les langues étrangères en Grande-Bretagne au CILT (20, Carlton House Terrace, London, SW1Y 5AP).

(2) Ce n'est pas le lieu d'engager ici une polémique sur cet « enseignement par objectifs échelonnés », mais on peut se demander s'il ne met pas sérieusement en péril le projet éducatif dans sa défense démagogique et instrumentaliste du court terme.

(3) D.E.S. Welsh Office, **Foreign Languages in the School Curriculum**, A consultative paper, Table 1, 1983.

(4) **Eclair** continue à rapporter £ 250,000 par an à l'éditeur (Mary Glasgow Publications), selon Bryden Keenan : « Et voilà - this way for French », **The Times Educational Supplement**, 4.11.83, p. 19.

qui constituent l'université de Californie, et il espère bien, à l'issue de cette formation, obtenir son « Master's Degree », l'équivalent de notre maîtrise. Six semaines de cours intensifs et deux examens (mi et fin de session) chaque année, des « vacances » studieuses loin des siens — des vacances sacrifiées — mais l'enjeu en vaut la peine puisque Tom W. obtiendra un diplôme que, faute de moyens et de temps, il n'a pas eu la possibilité de préparer lorsqu'il était étudiant...

L'Institut de langue et de culture

Etats-Unis, rien n'est gratuit et les étudiants — et plus encore les professeurs à la recherche d'une formation complémentaire — payent fort cher l'enseignement qu'ils reçoivent (mais « c'est un investissement », dit Tom W., et, « le Master's en poche, on peut espérer un traitement plus élevé, ou trouver un poste plus lucratif dans un autre établissement : j'aurai ainsi récupéré au bout de trois ou quatre ans l'argent investi pour mon perfectionnement au Summer Institute »). Très rapidement cependant, l'Insti-

tut de Santa Barbara a acquis une solide réputation. Un peu de publicité dans le journal de l'Association des professeurs de français, et plus encore le bouche à oreille, un réseau d'informations entretenu par les anciens élèves et par les Amis de l'Institut... (1).

Le nombre des étudiants a augmenté régulièrement chaque année, au point de dépasser la cinquantaine en cet été 1983. Des étudiants venus de la Californie, mais aussi de la côte Est, du Nouveau Mexique, de l'Utah et même du Canada, de la Jamaïque et de Porto Rico.

Huit cours de base sont assurés chaque année : grammaire, stylistique, conversation, traduction, linguistique, phonétique, littérature et civilisation françaises. Deux cours

guerre finie, Jean Giraudoux regagna la France, mais André Morize resta à Harvard pour y enseigner le français et, quelques années plus tard, il créa l'École française d'été à Middlebury...

C'est là qu'il expérimenta le « bain obligatoire » de français et qu'il mit au point un programme d'enseignement qui assura très vite une solide réputation à Middlebury, en même temps que des liens étroits avec certaines universités françaises (des échanges d'étudiants ont lieu régulièrement, aujourd'hui, entre Nanterre et Middlebury).

La pédagogie adoptée à Santa Barbara n'est guère différente de celle de Middlebury. Mais son contenu est plus « ouvert ». André Malécot, qui connaît notre pays autant qu'il l'aime, enrageait (et en-

sont ignorés ou mal connus des professeurs américains de français. La formation des étudiants porte surtout sur la littérature française classique et les universités préparent à un Master's presque entièrement consacré à la critique littéraire. « *Les formes d'expression contemporaine dans les domaines de la littérature et des arts sont quasiment ignorées* », souligne André Malécot. Une lacune dont les conséquences sont évidentes : « *Comment nos professeurs pourraient-ils répondre à l'attente de leurs élèves qui, à juste titre, sont moins curieux du passé que du présent ? Et quelle image de la France leur donnera-t-on si votre pays est présenté seulement comme une terre de vieille culture dont l'attrait, désormais, serait seulement*

SUR LA CÔTE CALIFORNIENNE

sont donnés en alternance : musique française et beaux-arts.

Cette stratégie de formation est inspirée de celle mise en œuvre à Middlebury où l'École française fonctionne depuis quelque soixante ans. Son origine vaut d'être contée. En 1917, le gouvernement français délégua à Harvard deux hommes pour y enseigner aux officiers de réserve américains l'utilisation du canon 155 mm. Le premier de ces « envoyés spéciaux » n'était autre que Jean Giraudoux, et le second le professeur André Morize. La

rage toujours) de constater qu'aux Etats-Unis la France est « vue » au passé. D'où son projet de présenter aussi à Santa Barbara la France d'aujourd'hui, ce qu'il aime appeler le « pays vivant ». « *Nous n'ignorons pas, dit-il, les valeurs culturelles qui appartiennent à la France traditionnelle, c'est même un cadre historique indispensable pour situer et bien comprendre les faits de civilisation, d'art et de culture de la France contemporaine, mais ce sont ces faits que nous mettons en évidence.* » Pourquoi ? Parce qu'ils

touristique ? »

La réponse à ces questions est donnée à Santa Barbara de diverses manières. Les cours de musique et d'arts plastiques comportent plusieurs heures consacrées à la musique contemporaine. Daniel Durney (Paris III) commente Satie, Xenakis et Boulez, et Michel Dupré (Paris I) les tendances actuelles de la peinture française. Pierre-Louis Rey, qui enseigne à Nanterre (2) a mis à son programme de littérature Flaubert (*Madame Bovary*) mais aussi Butor (*La modification*) et Duras



« Monsieur le Directeur... »

...Jamais cette expression n'est utilisée au Summer Institute of French Language and Culture de l'université de Santa Barbara ! André Malécot, c'est « André », et tous les étudiants le tutoient. Ne pas oublier de faire sonner l'accent sur le e de Malécot : le directeur de l'Institut revendique hautement son origine française. Il connaît d'ailleurs parfaitement notre pays, et il est aussi familier des pistes de Courchevel ou des caves de l'Anjou que des rivières de la Sierra Nevada dont il aime à descendre les rapides sur son canot pneumatique... Fils de professeur, phonéticien et linguiste, professeur à l'université de Santa Barbara, il a publié de nombreux livres spécialisés, donné des conférences dans des universités françaises — à Paris et à Aix-en-Provence — et fait partie d'un jury de thèse à Strasbourg.

Le Summer Institute de Santa Barbara est son œuvre et il lui consacre une bonne part de son temps. Il y enseigne personnellement la linguistique et la phonétique françaises. Il est très fier de l'aide que lui apporte le ministère des Relations extérieures : la prise en charge du voyage d'un professeur français — d'un « visiting » — chaque année. Quand on lui dit que c'est, après tout, la moindre des choses, que la France pourrait sans doute faire plus, s'intéresser plus activement à un Institut qui sert son rayonnement aux U.S.A., il ne pipe mot. Si l'on insiste un peu, il finit par déclarer qu'il désapprouve ce qui lui semble être une critique incongrue adressée à un pays qu'il aime autant que le sien...

(*L'amante anglaise*), Proust (*Un amour de Swann*) et Mauriac (*Thérèse Desqueyroux*), mais encore Robbe-Grillet (*La jalousie*) et, cette année, Modiano (*Villa triste*). Son cours de civilisation porte, lui, sur les loisirs en France. Sujet d'examen cette année : causes et conséquences du non-étalement des vacances.

Depuis trois ans, les cours de l'Institut ont été complétés par un séminaire sur un sujet d'actualité, séminaire assuré par un non-universitaire (3). De surcroît, les exercices proposés dans les cours « classiques » — notamment dans le cours de traduction (4) — portent fréquemment sur des textes contemporains. On ne s'étonne pas, dès lors, de constater que, pour leurs exposés, pour leurs exercices de conversation, les étudiants puisent volontiers dans les faits socio-culturels de la France actuelle. Les connaissances éparses acquises lors de leurs séjours en France sont précisées, approfondies et, plus encore, structurées à la faveur de l'enseignement reçu à Santa Barbara.

Parmi les activités libres, les sports — bicyclette, jogging, tennis et natation — occupent une grande place à l'Institut. On s'y intéresse même au Tour de France, à la faveur d'un bulletin d'informations présenté chaque jour, et l'on a pu voir cette année des étudiants s'inquiéter de l'absence de Bernard Hinault au palmarès... Mais le théâtre,

plus encore, mobilise les énergies. On monte deux pièces françaises chaque année à l'Institut : des farces (*Cuvier*, *Maître Pathelin*), du Courteline (*Les Boulingrin*), de Molière (*L'amour médecin*), mais aussi des auteurs contemporains : Ionesco (*La leçon*, *La cantatrice chauve*), Weingarten (*L'été*), ou Obaldia (*Le général inconnu*).

Une vie collective intense, des échanges permanents entre les professeurs et les élèves, des relations amicales et détendues, une grande soif de découverte... Voilà sans doute les raisons de la réussite pédagogique de l'Institut d'été de Santa Barbara.

En 1977, dit André Malécot, « c'était un peu, avec dix étudiants, une salle des pas perdus ». Désormais, c'est un véritable foyer de culture française qui s'ouvre chaque année, pendant six semaines, dans cette université de Californie, pour les professeurs américains de français. Ils étaient plus de cinquante durant l'été dernier. Combien seront-ils en 1984 ?...

Jacques Chevallier

(1) Regroupés dans une association qui délivre quelques bourses aux étudiants.

(2) Pierre-Louis Rey est aussi l'auteur de quatre romans édités par Gallimard : *Le moindre mal*, *La brèche*, *Le reflux* et *L'amorce*.

(3) En 1981, le cinéma français (par le critique Marcel Martin), en 1982, le Québec (par le romancier Gaétan Brulotte), et cette année la France et ses médias (par l'auteur de cet article).

(4) Il est assuré par Maurice Rambaud, maître-assistant à Dauphine et traducteur — entre autres — du *Choix de Sophie* et du *Monde selon Garp*.

Dossier présenté et coordonné par Louis Porcher

df

Souvent modifiée, l'organisation scolaire reste complexe. Quelle est sa structure ? Comment fonctionne-t-elle ? Quelles sont ses perspectives d'évolution ?

Notes et études documentaires

LE SYSTÈME SCOLAIRE
Le collège au centre des réformes

Notes et études documentaires
n° 4725-4726, 144 p., 40 F

Après le rapport Legrand, une étude qui met en lumière la difficulté des relations entre l'institution scolaire et le milieu environnant.

LA DOCUMENTATION FRANÇAISE

Vente par correspondance :
124, rue Henri-Barbusse
93308 AUBERVILLIERS CEDEX

vient
de paraître

Le français au cycle moyen

P. Guibbert, M. Verdelhan,
R. Ponsy et C. Tanchon

Un ensemble cohérent de réflexions et de propositions sur la totalité des activités de français au cycle moyen.

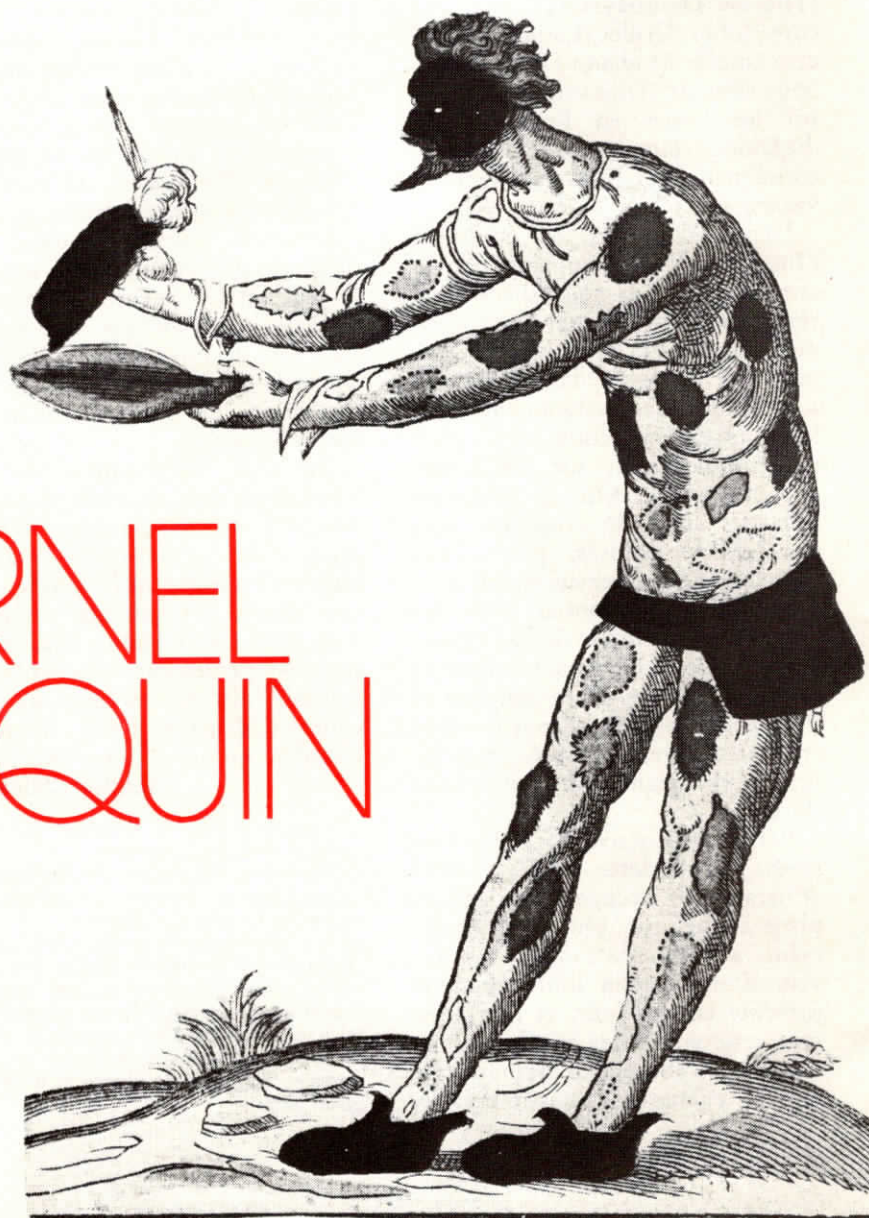
Un livre qui répond clairement et de façon rigoureuse aux questions que se posent les maîtres dans leur pratique quotidienne.

Pratique Pédagogique n° 39 : 63 F

en vente en librairie

ARMAND COLIN
BOURRELIER

« Ceux qui veulent rire sans fin
Aillent voir de Maistre Harlequin
Les gaillardes Métamorphoses. »



ETERNEL ARLEQUIN

Ainsi disait, en 1669, Robinet
qui fut en somme un de nos
premiers critiques dramatiques...
Il n'avait pas le goût mauvais.

L'histoire
de la commedia dell'arte
le prouve sans conteste.
Près d'un demi-millénaire après
sa naissance, à travers heurs
et malheurs, les vieux masques
sont toujours là, toujours vivants,
toujours jeunes, toujours
charmant le « paysage choisi »
de nos âmes et de nos cœurs,
dans la gracieuse
et bondissante bergamasque
que mène, pour notre joie,
l'éternel Arlequin.

Moy q suis engendré pour le moins de six pere,
Plus genereux q Mars: Moy vaillât Harlequin,
Endureray-ie bien d'vn fat les impropères?
Sus que ie mette à sac promptement ce coquin.

Officiellement, la commedia dell'arte est née en 1545, à Padoue. Son acte de naissance est constitué par le premier contrat (connu) qui, sous la direction d'un certain Ser Maphio, dit Zanini, réunit des comédiens dans une « compagnie fraternelle », en vue de jouer en tous lieux les pièces de ce chef qu'ils ont élu d'un commun accord. La nouveauté, révolutionnaire pour l'époque, est que ces comédiens sont des professionnels, des hommes « du métier », en italien « dell'arte », d'où le nom de commedia dell'arte. Le théâtre de ce temps n'était alors joué, en effet, dans les cours princières et les académies d'Italie, que par des amateurs, dont le répertoire comprenait des comédies, des tragi-comédies, des tragédies ou des pastorales, plus ou moins imitées de l'Antiquité et écrites par des lettrés, Gian Giorgio Trissino; Sperone Spironi, Giambattista Giraldi Cintio, Giovanni Rucellai... ou plus célèbres encore, Pietro Bacci, dit L'Arétin (*La Orazia*, 1546) ou Nicolas Machiavel (*La Mandragore*, 1520). A côté de ce théâtre « savant », existait aussi une production d'inspiration populaire, comme les farces du Piémontais Giorgio Alionè et surtout celles du Padouan Angelo Beolco, dit Le Ruzzante (1502-1542), du nom du personnage central qu'il interprétait lui-même, un paysan lourdaud; fanfaron, un peu lubrique et toujours berné.

L'autre caractéristique essentielle de cette commedia dell'arte naissante était que les comédiens jouaient essentiellement des comédies improvisées (*commedia all'improvviso*) ou à canevas (*commedia a soggetto*). Un scénario était imaginé par le chef de troupe,

souvent simplement rappelé aux acteurs par une feuille de papier affichée en coulisses; que ceux-ci avaient chargé de mettre en œuvre sur scène au gré de leur fantaisie. Encore ne faut-il pas se tromper sur cette improvisation. Les comédiens de l'art n'inventaient pas pour chaque pièce des tirades ou des dialogues toujours renouvelés. Ils connaissaient par cœur des textes nombreux et variés, qu'ils savaient très habilement insérer aux moments nécessaires, et aussi lier entre eux par des variations ou des enchaînements inédits, sans que jamais le public ne soit à même de discerner ce qui était « récité » de mémoire et ce qui était inventé pour l'occasion. Ils enrichissaient par ailleurs leur jeu par des lazzi (muets) — attitudes, mimes, danses ou acrobaties... — qui étaient l'une des causes, et non la moindre, de leur succès.

Ce genre d'« improvisation » leur était d'autant plus aisé que chacun d'eux se spécialisait dans un type bien précis de personnage, plus stéréotypé que « psychologisé », et chaque compagnie avait ainsi une composition à peu près toujours identique — une quinzaine de personnages-types, ainsi réparti. C'étaient d'abord les deux vieillards (*vecchio*) : le Magnifico, plus tard appelé Pantalone, un riche marchand vénitien, toujours ridicule, surtout quand il est amoureux, toujours berné par sa fille ou sa femme, volontiers libidineux, et le Docteur (Dottore Boloardo), natif de Bologne, fort savant certes, mais surtout pédant impénitent et lui aussi souvent galant sans grand succès. C'étaient ensuite les deux couples d'amoureux, dont les aventures constituaient souvent le cœur de l'intrigue et dont les noms va-

riaient d'un groupe à l'autre; Flavio, Ottavio, Orazio, Silvio, Leandro, Lelio, Mario... Fiorinetta, Isabella, Rosanna, Rosalinda, Ortensia, Flaminia, Silvia... Les amoureux avaient aussi leurs servantes (*zagna, servetta, fantesca...*), aux noms, eux aussi, très divers (1).

Les éléments centraux, et souvent dominants, de la troupe étaient les valets comiques (*zanni*), deux en principe, le premier fourbe, intelligent et intrigant, l'autre rustre ou balourd. Ils se distinguaient aussi par leur ville ou région d'origine, et le dialecte particulier qu'ils employaient. Brighella et Arlequin étaient de Bergame, Beltrame et Scapin de Milan, Pulcinella de Naples, Covielle de Calabre... On pourrait aussi relever parmi ces *zanni* Trivelino, Mezzettino, Pedrolino, Pagliaccio... Très important aussi était le personnage du Capitani, des Capitans vaudrait-il mieux dire, car ses incarnations étaient aussi très nombreuses: Spavento, Matamoros, Fracasso, Cocodrillo, Rinoceronte, Melanpigo (cul noir), Leucopigo (cul blanc), Rodomonte... Ce sont des fanfaron peureux, toujours ridicules et toujours bernés, évidentes caricatures par quoi les Italiens se « vengeaient » des arrogants soldats étrangers — surtout espagnols — qui fourmillaient alors chez eux. L'un des plus remarquables était le Napolitain, Scaramuccia. Aux côtés de ces personnages de comédie, on trouvait aussi des chanteuses et des danseuses.

Chacun de ces personnages était aussi caractérisé par son costume et son masque (seuls les amoureux et les servantes jouaient à visage découvert). Une très abondante iconographie (2) nous permet aujourd'hui de retrouver et d'admirer les

silhouettes pittoresques des comédiens de l'art de même que nous pouvons nous faire une idée de leurs spectacles par les très nombreux scénarios qui nous ont été conservés (près d'un millier !).

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle et la première du XVII^e, le succès de la commedia dell'arte fut énorme. On connaît assez bien une quinzaine de troupes. Parmi les plus célèbres, Les Comici Confidenti (confiants... en eux-mêmes et dans leur public), les Gelosi (jaloux de plaire), les Uniti, les Desiosi, les Accessi, les Fedeli... Elles se déplaçaient de ville en ville et très souvent étaient appelées à se produire, à l'occasion de fêtes et célébrations, dans les cours royales de France, de Navarre, d'Espagne, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, de Pologne...



Les personnages-types de la commedia dell'arte n'étaient pas nés — de génération spontanée — au XVI^e siècle. Leur origine est au contraire certainement très ancienne et, par l'intermédiaire des farceurs, baladins et charlatans qui plantaient leurs tréteaux dans les foires du Moyen Age, remonte aux plus anciennes manifestations du théâtre latin, en particulier aux Atellanes et à Plaute. C'est ainsi que Pulcinella a beaucoup de traits physiques et moraux communs avec un personnage de ces farces antiques, Maccus, que Pyrgopolinice, du Soldat fanfaron (Miles gloriosus) de Plaute est bien l'ancêtre des capitans ou encore que les zanni ont pour origines les esclaves astucieux de son théâtre — qui

avait aussi ses amoureux et ses vieillards ridicules.

Mais cette hérédité lointaine n'explique évidemment pas tout. Le génie de la commedia dell'arte est d'avoir su fondre dans une savante alchimie les plus anciennes traditions et l'observation de la réalité quotidienne contemporaine, pour créer des personnages vivants, populaires, de les avoir fait évoluer dans des situations cocasses, et de leur avoir donné une liberté, de gestes et de paroles, dont certains peuvent nous paraître aujourd'hui quelque peu braver la pudeur !

Un sort particulier doit être fait à la généalogie d'Arlequin. Il semble bien établi aujourd'hui (grâce à Pierre-Louis Dechartre), que ce zanni, somme toute rigolard et bon enfant, est un avatar édulcoré d'un personnage beaucoup plus inquiétant, un démon-veneur que l'on retrouve tout au long des croyances — et des anciens textes — du Moyen Age, en France, en Angleterre et en Allemagne. Cet Hellequin (ou Herlequin ou Hennequin) était le fils d'une démonsse et menait par les airs une meute de chiens sauvages, sa « maisnie », qui, bien sûr, effrayait grandement les populations rurales. Cette bande mystérieuse et terrible est évoquée, en particulier, au XII^e siècle, dans notre **Jeu de la feuillée**, ou dans un roman manuscrit **Renard le Novel**. On rencontre aussi dans **La Divine Comédie** (Enfer, XXI, vers 118-123) un diable nommé Alichino. Certains ont même pu donner comme étymologie à Arlequin l'allemand Hariloking ou Heerkönig (seigneur de l'armée des esprits), voire le **Erlkönig** (roi des aulnes) de la légende célèbre.

Est-ce pour cette raison que le méchant démon qui, pour ne s'être pas tout à fait fait ange, n'en est pas

moins devenu un bon petit diable, est aujourd'hui encore non seulement le personnage central et indispensable de la commedia dell'arte, mais aussi son symbole ? (3).



Un événement de première importance va infléchir l'évolution de la commedia dell'arte, l'installation prolongée d'une troupe de comédiens italiens à Paris, à partir de 1653. Bien avant cette date, certes, beaucoup d'Italiens étaient venus jouer en France (une bonne douzaine de compagnies), mais pour de courts séjours — si l'on excepte la troupe de Giuseppe Bianchi qui y était restée de 1639 à 1648. Mais en 1653 une « Comédie italienne » — avec Tiberio Fiorelli (Scaramouche) et Domenico Locatelli (Trivelin), qui étaient déjà dans la troupe de Bianchi — prend possession du Théâtre du Petit-Bourbon. A partir de 1658, elle partage cette salle avec Molière qui vient d'arriver à Paris, y jouant aux jours « ordinaires » (dimanche, mardi et vendredi) tandis que celui-ci devait se contenter des autres.

Le 7 avril 1658, les Italiens retournèrent dans leur pays (Molière prit aussitôt les « bons jours ») mais ils étaient de retour l'année suivante et cette fois c'est le Théâtre du Palais-Royal, où Molière venait de s'installer, qu'ils partagent avec lui. Ils ne quittèrent Paris qu'en 1697, congédiés par le roi pour avoir mis à leur programme **La Finta Matrigna (La fausse Prude)** que l'on disait inspirée d'un roman de ce titre, paru en Hollande, qui brocardait sans ménager



ments Madame de Maintenon. Ils jouaient des comédies « soutenues » (entièrement écrites), des pièces à machines (avec ballets, musique et mises en scène spectaculaires) mais surtout des comédies improvisées. En italien, bien sûr. C'était donc essentiellement par leur jeu corporel (mimes, attitudes, acrobaties...) qu'ils pouvaient s'attacher leur public, mais ceci d'autant plus aisément qu'outre Scaramouche dont la virtuosité est restée légendaire (à quatre-vingt-trois ans il était encore capable de se donner un soufflet avec le pied), ils s'étaient adjoint, dès 1661, un non moins extraordinaire Arlequin, Domenico Biancolelli, né à Bologne en 1640 et mort à Paris en 1688.

Assez vite pourtant (dès 1668) les comédiens italiens commencèrent à introduire dans leurs spectacles quelques scènes jouées en français et ils obtinrent définitivement l'autorisation d'utiliser cette langue en 1684 (4). On les verra alors, et c'est là le grand tournant de leur histoire, interpréter des comédies complètement rédigées par des écrivains français, Nolant de Fatouville, puis Regnard et Dufresny. Un recueil établi par Evariste Gherardi, lui-même acteur de la Comédie italienne (il était le fils de Giovanni qui, depuis 1667, y tenait le rôle de *flautino*, c'est-à-dire de *zanni* imitateur d'instru-

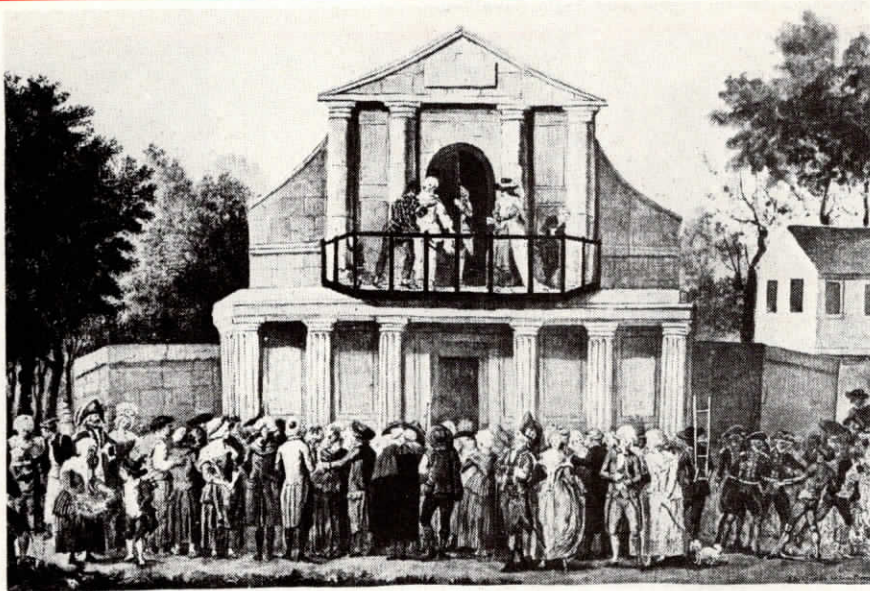
ments de musique, et reprit en 1689 le rôle d'Arlequin) nous renseigne assez bien sur leur répertoire, entre 1682 et 1697 : une quarantaine de canevas à l'italienne, mais aussi des parades, des bouffonneries, des comédies satiriques, des comédies de caractères et même des comédies d'amour qui annoncent déjà un peu Marivaux.

Les Italiens partis, leur comédie ne meurt pas pour autant en France. Depuis des siècles, aux deux grandes foires de Paris, la Foire Saint-Germain (de février au dimanche de la Passion) et la Foire Saint-Laurent (sur l'emplacement de notre gare de l'Est, en juillet) se produisaient sur des tréteaux improvisés des bateleurs de toutes sortes, marionnettistes, montreurs d'animaux ou de « monstres », danseurs et danseuses, acrobates... Ce sont donc les « Forains » qui récupérèrent l'héritage italien et continuèrent de faire vivre Arlequin, Scaramouche, Brighella, Colombine... Sans cesse persécutés par les Comédiens-Français — qui avaient le monopole des représentations dramatiques et faisaient tout pour les empêcher de jouer — ils n'en subsistèrent pas moins, difficilement mais avec beaucoup d'astuce, aidés d'ailleurs par des acteurs d'origine italienne (le fils de Dominique, en particulier) et aussi par des écrivains français qui ne refusaient pas d'écrire pour eux, ainsi

Lesage et plus tard Piron (5).

Nouveau tournant, les Italiens sont rappelés à Paris par le Régent en 1716. La troupe invitée, la meilleure d'Italie disait-on, était dirigée par Luigi Riccoboni (qui jouait les amoureux sous le nom de Lelio, et composait aussi des canevas) et comprenait, entre autres, la femme de Luigi, Helena Baletti (première amoureuse, Flaminia), le frère d'Helena, Giuseppe Balletti (second amoureux, Mario), Zanetta Benozzi (seconde amoureuse, Silvia, qui avait alors quinze ans et allait épouser Giuseppe), et, bien entendu, un Scapin (Giovanni Bissoni), un Arlequin (Thomasso Vicentini), un Pantalon, un Scaramouche, un Docteur...

Ils débutèrent par un triomphe, le 18 mai 1716, avec **L'inganno Fortunato (L'heureuse surprise)**, un canevas en trois actes. Bien entendu, ils jouaient aussi en italien mais, assez vite, malgré le talent d'Arlequin, malgré aussi la prodigieuse richesse de leur répertoire (60 pièces présentées en six mois cette année 1716), ils lassèrent leur public et durent se décider à adopter eux aussi le français. Et le miracle se produisit. Après quelques écrivains de moindre importance, Autreau (**Le naufrage du Port-à-l'Anglais**, 1718), Fuzelier, Gueullette, ce fut la rencontre décisive avec Marivaux (**Arlequin poli par l'amour**, 17 octobre 1720). Mais il



serait injuste d'oublier deux autres « rencontres » qui firent beaucoup pour le succès et la gloire des Italiens, celle, un peu antérieure, de Watteau et celle de Jean-Joseph Mouret qui fut leur musicien attitré (il composa, en particulier, les intermèdes chantés et dansés, mais presque toujours escamotés dans les représentations d'aujourd'hui, d'**Arlequin poli par l'amour**).

Cette nouvelle *commedia italiana* (on n'ose plus dire *commedia dell'arte*) ne devait pourtant vivre qu'un temps. En 1762, ce qui restait de la troupe de Lelio (mort six ans plus tôt) fusionnait avec les Forains qui, de leur côté, avaient créé des genres nouveaux, la comédie à vaudevilles (sur des airs connus) et la comédie à ariettes (sur des airs nouveaux), qui prit le nom d'« opéra-comique », et constituèrent ainsi cet Opéra-comique, dans le théâtre qui porte encore ce nom et dont le répertoire s'alimentait alors, en particulier, de reprises de comédies de Marivaux et de créations d'œuvres de Favart (6). Jusqu'au jour où le nouveau théâtre prit le nom d'Italien (1780)... alors que plus aucun comédien n'était de cette nationalité. Une nouvelle fois la *commedia dell'arte* était morte, ou le semblait. En France tout au moins.

50

Oui, mais dira-t-on, et en Italie ? Eh bien, il faut reconnaître qu'elle y avait quelque peu dépéri. Au mi-

lieu du XVIII^e siècle ne subsistaient guère que deux compagnies en exercice, celle de Giovanni Medebach et celle d'Antonio Sacchi. Fort heureusement, la *commedia dell'arte* trouva aussi chez elle des auteurs. Dans les années 1760, Carlo Gozzi écrivit ainsi pour Sacchi et ses camarades des canevas et même des pièces plus élaborées. Mais s'il se targuait de maintenir l'esprit traditionnel du genre, il préférait s'inspirer de fables et de contes de fées pour composer des œuvres où se mêlaient l'émotion ou le comique, le fantastique et le burlesque : **Le Roi cerf**, **L'amour des trois oranges**, **La Princesse Turandot**, **L'oiseau vert...**

Gozzi avait un ennemi acharné, lui aussi amoureux du vieil art, Carlo Goldoni, qu'il accusait sans ménagement de le trahir. Goldoni avait commencé par des scénarios, mi-écrits, mi-improvisés, mais passa vite à de véritables comédies (**Arlequin valet de deux maîtres**, qu'il avait écrit pour Sacchi en 1746) où les personnages traditionnels étaient bien conservés mais humanisés, approfondis, élevés, en somme, du rang de types à celui de caractères, et nourris d'un certain réalisme : ainsi peut-on voir dans **Les rustres** ou dans **Le bourru bienfaisant**, des avatars du vieux Pantalon, ou encore dans la *Mirandolina* de **La locandiera** une petite-fille des anciennes soubrettes...

Goldoni ne réussit pourtant pas à être prophète en son pays et s'exila en France... où il finit par écrire des comédies en français !



La dernière moitié du XVIII^e siècle avait vu se développer à Paris un certain nombre de « petits théâtres », sur les Boulevards. Ils furent très vivants, en tout cas très nombreux pendant la Révolution. Un décret de Napoléon réduisit le nombre des salles autorisées à huit en 1807, ce qui n'empêcha guère cependant des salles, que l'on dirait aujourd'hui « marginales », de s'ouvrir, qui s'illustraient en particulier dans la pantomime et l'acrobatie. C'est sur celles-ci que vont renaître, encore une fois, les anciens types italiens. Mais assez curieusement, alors que jusque-là c'était Arlequin qui régnait en grand maître, le voici maintenant quelque peu concurrencé, pour ne pas dire détrôné, par Pierrot. Sans doute parce que ce personnage eut alors de prodigieux interprètes, Félix Chiarini sous la Restauration, Blanchard, dit La Corniche, et surtout Jean-Gaspard Debureau (1796-1846), qui fit, pendant des années, les beaux soirs du Théâtre des Funambules, et auquel succéda son fils Charles (1829-1873). Ainsi jusqu'à la fin du XIX^e siècle et même au début du XX^e, Pierrot est quasiment omniprésent dans les « petits théâtres » (Séverin Caffera, dit Séverin, né en 1863, le joua jusqu'en 1928, deux ans avant sa mort) et de grands écrivains n'avaient pas dédaigné d'écrire des pantomimes pour lui, ainsi le très célèbre **chand d'habits**, de Catulle

Ferruccio Soleri, lors de la reprise à Paris en 1977
d'*Arlequin valet de deux maîtres*
par le Piccolo Teatro

Mendès, d'après Théophile Gautier.

C'est très certainement aussi de Pierrot, promu grande vedette, que descend celui qui fut, pour bonne part, le grand rénovateur du mime moderne, Etienne Decroux, ainsi que ses éminents élèves, Jean-Louis Barrault (dont on n'a pas oublié le Pierrot-Deburau du film de Carné, *Les enfants du paradis*, ni la pantomime *Baptiste*) et Marcel Marceau, créateur de l'admirable Bip.



Cependant, au cours de ce même XIX^e siècle, on s'intéressait aussi à la commedia dell'arte d'une autre manière. Ce fut d'abord le fils de George Sand, Maurice, qui publia, en 1860, un important ouvrage, *Masques et bouffons* (à vrai dire assez dépassé aujourd'hui), où il essayait de faire revivre, à la suite de savantes recherches, les vieux types. Le mouvement était donné et de nombreux érudits suivirent. Faut-il aussi rappeler que Verlaine ne fut pas étranger à cette renaissance nouvelle, avec ses *Fêtes galantes* (1869), où la commedia dell'arte avait, beaucoup plus que ses authentiques et anciens visages, ceux que Watteau leur avait donnés.

Surtout, à la fin du siècle et au début du nôtre, la plupart des pionniers du nouveau théâtre s'efforcèrent de retrouver dans les techniques « italiennes » les secrets d'un jeu théâtral plus complet et plus efficace — en faisant appel à la formation corporelle de l'acteur, à l'utilisation du masque, à la pratique de l'improvisation. C'est ainsi que travaillèrent par exemple

Meyerhold, Edward Gordon Craig, et, en France, Jacques Copeau puis Charles Dullin et Léon Chancerel...

Mais il revenait évidemment à l'Italie de faire définitivement renaître la commedia dell'arte. Il y avait bien eu, au cours du XIX^e siècle, quelques tentatives pour y développer un « Théâtre de masques » avec, en particulier, la compagnie Veneta de Ninfa Priuli en 1851, mais elles n'avaient pas été très fructueuses. Il faut attendre la création, en 1947 (suivie de nombreuses reprises), d'*Arlequin valet de deux maîtres* par Giorgio Strehler et son Piccolo Teatro de Milan (avec son exceptionnel Arlequin Marcello Moretti) pour qu'une nouvelle page soit tournée. Depuis cet élan décisif, compagnies et écoles se développent un peu partout et témoignent de l'éternelle jeunesse de la commedia dell'arte. Faute de pouvoir tout citer, il faut au moins rappeler *La famille Arlequin*, que Claude Santelli écrivit, à partir d'anciens scénarios, pour la compagnie de Jacques Fabbri en 1955. J'ai eu le privilège de le voir jouer cette pièce à Varsovie : dans la plus pure tradition des comédiens de l'art, Fabbri entremêlait son texte français de petits mots polonais, pour « interpeller » son public et, faut-il le dire, à la grande jubilation de celui-ci.



Le récent Premier festival de la commedia dell'arte qui s'est déroulé en octobre dans le Val-de-Marne a, et avec quel éclat, prouvé la vitalité du genre, et peut-être aussi sa prodigieuse faculté de



s'adapter et de se rajeunir constamment. Plus de trente compagnies venues d'Italie, d'Espagne, de Tchécoslovaquie et de France... y ont, si l'on peut dire, brodé à l'envi sur les vieux thèmes, avec beaucoup d'ingéniosité et d'efficacité, que ce soit, entre autres, la compagnie des Carrara, de Vicence, comédiens de père en fils depuis dix générations et très brillants défenseurs du jeu traditionnel, le Théâtre de la Ficelle de Brno, qui, tout en modernisant les costumes, restait remarquablement fidèle à l'esprit de la commedia dell'arte, ou

André Gilles et Julien Guiomar dans « La famille Arlequin » (1955)



le Gruppo della Rocca, qui faisait revivre magnifiquement le Ruzzante. On pouvait même trouver, à ce Festival, des prospectus qui vous proposaient de suivre des cours de jeu et d'improvisation « à l'italienne »... à la Dell'Arte School of Mime and Comedy de Blue Lake, en Californie.

Quel est donc l'héritage durable du lointain Ser Maphio des années 1545 ? Quelques grandes œuvres sans doute, beaucoup de poésie, une gaité sans bornes et sans tabous, une exaltation d'un jeu total et d'un engagement complet de l'acteur... et surtout peut-être une impérissable leçon de théâtre, dont on ne peut aujourd'hui se passer. Car si le théâtre est toujours vivant et s'il est, comme je le crois, promis à un futur toujours renouvelé, il n'est peut-être pas exagéré de dire que, pour bonne part, il le doit à Arlequin.

Pierre-Bernard Marquet

(1) A l'origine les rôles féminins étaient probablement tenus par de jeunes hommes ou par des *castrati*. Les premières femmes qui avaient osé braver les interdits en montant sur des tréteaux étaient, dit-on, des prostituées. Leur réputation n'avaient rien à perdre dans ce nouveau métier. Mais il y eut très vite des comédiennes très « respectables », et même très cultivées, comme Isabella Andreani (1562-1604), qui savait le latin et avait composé des poèmes fort goûtés de son temps.

(2) Les gravures de Jacques Callot (1592-1635) en particulier. Par ailleurs un musicien de Louis XIV, Fossard, a réuni un grand nombre de gravures françaises du XVI^e siècle, ainsi que des scénarios, dans le **Recueil de plusieurs fragments des premières comédies italiennes qui ont été représentées en France sous le règne de Henri III** (le « Recueil Fossard »), qui fut retrouvé... en Suède par le conservateur du Musée théâtral de Drottningholm, Agne Bijer, et publié par lui en 1928. L'édition française de cet ouvrage est due à Pierre-Louis Dechartre (elle y est accompagnée des **Compositions de rhétorique de M. Don Arlequin**), dont les travaux sur la commedia dell'arte, poursuivis depuis les années 1920, ont abouti à un monumental ouvrage **La commedia dell'arte** (Librairie théâtrale, 1977). Par son érudition aussi profonde que souriante et par son iconographie, en noir et en couleurs, d'une richesse et d'une nouveauté inestimables, ce livre est absolument indispensable à tous les amoureux de la comédie de l'art... et donc du théâtre tout court.

(3) Dans sa très savante et passionnante étude, **L'esprit de la commedia dell'arte dans le théâtre français** (1950) — qui couvre essentiellement les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles —, Gustave Attinger relève environ 70 pièces où le nom d'Arlequin figure dans le titre.

(4) L'histoire raconte ainsi l'événement. Les comédiens français émus de cette concurrence en appelèrent au roi qui, pour trancher le débat, voulut entendre les deux parties. Baron parla le premier au nom des plaignants. Dominique (Domenico Biancolelli), qui représentait les accusés, dit alors au roi : « Sire, comment parlerai-je ? » « Parle comme tu voudras » lui fut-il répondu. « Il ne m'en faut pas davantage, répliqua Dominique, j'ai gagné ma cause. » Malgré les protestations de Baron, le roi trouva la riposte si bonne qu'il donna l'autorisation. Se non è vero...

(5) On peut trouver d'intéressantes informations sur ce **Théâtre de la Foire au XVIII^e siècle** dans un tout récent ouvrage de ce titre (10-18, 480 p.) : Dominique Lurcel, après une bonne présentation, y a sélectionné 12 pièces et un prologue joués entre 1717 et 1723, ce qui ne représente d'ailleurs qu'à peine le douzième du répertoire d'alors des Forains.

(6) Pour la petite histoire, on peut rappeler que l'actuel boulevard des Italiens tire son nom de ce Théâtre italien... et que, si notre Opéra-Comique n'a pas pignon sur le boulevard, c'est qu'alors, et malgré tous leurs efforts, les « Italiens » n'avaient pas pu faire exproprier ou acheter les bâtiments qui le bordaient.



L'ASSOMPTION
DU
PERE LEON

Quel beau clochard, à l'ancienne, avec ses loques et sa bouteille ! très vieux bien sûr, et sale à faire pâlir un charbonnier, fagoté comme un épouvantail en terre avare, la face enluminée, le nez plus chromé qu'une boule de thermomètre. Les indigènes en étaient presque fiers. Ils le contemplaient avec une sorte de reconnaissance quand les touristes s'arrêtaient d'un air connaisseur pour le prendre en photo entre deux monuments. Rien n'est plus rassurant que l'extrême misère, laquelle coudoie l'exotisme du vieux folklore mal assoupi dans les mémoires : tire-laine, gavroche, rémouleur, chanteur de rue ! On ne se méfie pas d'un vrai claquedent bien en crasse et en haillons ; les signes de son exclusion suffisent à le tenir à distance. Les braves gens ne craignent que les poux conjecturaux, les puces litigieuses. Leurs soupçons ne visent que les métis de la détresse toujours entre chien et loup, les pauvres occasionnels, les rôdeurs, les marchands ambulants, les cancre et les museurs, bref, toutes les corporations intermédiaires. Dans l'esprit de ces braves au contraire, on est clochard comme on peut être albinos ou liliputien. Par nature souveraine.

Grelottant, les mains gourdes, le père Léon s'amusait amèrement de cet intérêt bon enfant accompagnant chacun de ses pas. Certes, il n'avait pas choisi sa condition d'errant perpétuel en quête d'un peu d'oubli. Mais allez faire comprendre au bon peuple quel abandon peut s'emparer du plus besogneux quand on lui mâche pis que chique la besogne ! Jour et nuit désormais, il traînait sa lassitude et son dépit en guettant sa triste image sur tous les miroirs de la ville. Comme il dépérissait ! Ce n'était pourtant pas faute d'avoir cherché ailleurs quelque embauche. Mais on l'avait chassé avec une belle unanimité de tous les halls et de toutes les antichambres. Avec quel rire ! Ni le charpentier ni le ramoneur n'avaient voulu de son aide experte. A son âge, un clochard est clochard jusque dans les yeux des enfants.

Cependant, peut-on désespérer d'être encore libre malgré le givre qui brille aux moustaches et l'onglée qui rougit les griffes mieux qu'un vernis de coquette ? Avant d'éculer plus loin ses semelles, le vagabond leva bien haut son clairon d'ivrogne et s'éclaircit longuement le gosier avec des glouglous de vieille carpe. La jambe un peu flottante, il se décida alors à chercher quelque pitance pour endiguer sa pépie de noyé.

La ville au demeurant ne manque pas de charme, vue à travers la sainte buée du vigneron ! Les lumières des vitrines ont des étoilements et les décorations, en forme de sapins et de cristaux de neige, pavoisant les rues, clignotent comme le ciel d'une nuit de Saint-Jean. A neuf heures du matin, l'hiver, l'aube n'en finit pas de se lever et il faut être le père Léon pour ignorer avec ostentation les festivités qui se fomentent en ce jour frileux du mois de décembre. Clopinant de plus belle, il longeait ainsi la chaussée, l'œil rivé sur le caniveau, tout en devisant avec son estomac.

— Tais-toi donc, fricoteur ! Malappris ! Tu n'es pas seul à crever de faim !

— Houmtch, gloup, breeac...

— Veux-tu que je te mange pour te faire taire ?

— Glurp !

Quand il aperçut soudainement une pièce de monnaie saisie dans la glace. A coups de canif, de bouteille et de talon, il s'acharna sous le regard circonspect des commerçants et des concierges. Après de sérieux efforts, il parvint à extirper la pièce, malheureusement démonétisée, du caniveau. Celle-ci glissa entre ses doigts et alla rouler jusqu'au pied d'un immeuble, sous son œil distrait. Relevant la tête, il reconnut devant lui la façade d'un grand magasin de type « monoprix » et là, sur la porte de verre, une affiche d'embauche : « On demande Pères Noël ». Sans plus se soucier de la rondelle d'étain, le vieillard d'approcha en trébuchant. D'un pas cette fois décidé, il s'engagea dans le magasin encore désert. Des boules dorées, des guirlandes, des branches de faux houx, des ampoules de couleur aux lumières courantes paraient outrancièrement les rayons déjà surchargés de marchandises aux clinquants emballages. Que de victuailles d'un côté ! Que de jouets de l'autre ! Et quels jouets ! A décourager les adultes d'être sérieux avec leurs ustensiles à peser le vent. La tête basse, lorgnant les gigots et les jeux électroniques, le vieillard se dirigea vers une porte marquée de l'écriteau « Direction ». Il frappa, entra et se retrouva sous le nez d'un personnage grisâtre qui le dévisageait avec effroi.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je viens pour l'annonce.

— Sortez !

— Ne demandiez-vous pas DES Pères Noël ?

— Oui, mais pas des clochards !

Là-dessus le vieil homme salua et prit la porte. Mais l'autre, regrettant sa virulence, courut couper sa retraite, soudain tout guilleret.

— Attendez ! Attendez ! C'est vrai que vous avez une bonne tête pour l'emploi. Eh puis, après tout, c'est Noël, n'est-ce pas ? C'est Noël ! Le gérant du magasin l'envoya néanmoins prendre une douche aux vestiaires avant de lui remettre déguisement et prospectus.

— Vous voilà fin prêt ! Enfilez votre capuchon et au travail ! C'est aujourd'hui ou jamais.

Devant les vitrines, sur le trottoir où les foules commençaient à se presser, le vieillard s'étonna un instant d'attirer moins l'attention ainsi travesti que dans son ordinaire équipage. Avec ses postiches de coton, sa houppelande et sa vilaine bosse creuse mal ficelée, il avait vraiment l'air d'un vulgaire imposteur. Certains enfants d'ailleurs innovaient pour lui des grimaces, d'autres, plus crédules, acceptaient la niaise entremise de leurs parents : « Que veux-tu qu'il t'apporte, cette année, papa Noël ? » Ce dernier souriait tristement. Une douce nostalgie faisait briller ses yeux sous le talc et la colle. « Voici ma liste avec les prix » répondait-il en tendant un prospectus, l'air piteux. Le vieil homme martela la chaussée pour échauffer ses pieds. Sa houppelande, heureusement, le préservait de la bise. Une sorte de bonheur finit par l'étourdir et il se prit peu à peu à son rôle. Les enfants coururent vers lui plus nombreux. Il leur promettait des merveilles en oubliant de leur glisser sa publicité.

Mais un incompréhensible scandale fit bientôt tomber sa joie. Deux nouveaux Père Noël vinrent en effet le concurrencer sous son nez. Furieux, la barbe de travers, il se lança aussitôt à la tête des intrigants. Une bagarre s'ensuivit au milieu d'un cercle de ménagères horrifiées et d'enfants perplexes. Le gérant à la triste figure bondit sans tarder pour arrêter la rixe. Après une prompte enquête, il sanctionna le fauteur de trouble : « Passez au vestiaire et venez prendre votre compte, les Père Noël comme vous méritent la camisole ! »

A bien y réfléchir, le père Léon se dit qu'il ne gagnerait rien à obtempérer. Après tout, il avait sur lui un bon manteau qui valait mieux que deux heures de salaire et qui lui éviterait la pneumonie. Il s'éclipa donc sans demander son reste.

Après de longues heures d'errance dans la ruche électrique, tel un gros bourdon trop vieux pour goûter au miel, le clochard vit venir le soir avec une certaine terreur. La neige bleue de l'enfance commençait à tourbillonner autour des réverbères. Les derniers chalands s'empresaient, les bras chargés de cadeaux, l'œil nimbé de naïve convoitise. Claquant des dents sous son pourpre déguisement, le vagabond se convainquit des bienfaits du jeûne et s'enquit vaguement d'un abri. Quelle neige sur la ville ! Que les ténèbres étaient blanches, étrangement, sur les toits ! Dans les ruelles obscures aux odeurs de cendre chaude, le sourd éclat des neiges le guidait entre deux boulevards aux vitrines aveuglées par la tempête. Les os gelés, le pauvre vieux se démenait pour échapper au sort des égarés vite transformés en statues de glace. Il ne rencontrait plus désormais que de rares noceurs quittant une table pour une autre. Partout les fenêtres scintillaient et des voix joyeuses, des rires et des chants lui rappelaient combien peut être protecteur le silence de la neige. Pour se distraire un peu, le père Léon reprit son éruçant dialogue avec son estomac quand, subitement, il aperçut une mince silhouette toute tremblante sous le porche éteint d'une église. « Mais c'est un gosse ! » s'exclama-t-il en accourant. — Que fait-tu là si tard ? L'enfant le considéra de ses yeux agrandis. — Ah ! c'est toi !

— Moi ? Tu me connais donc ?
— Pardi ! Tout le monde connaît le Père Noël !
— Ah oui ! C'est vrai...
— Alors pourquoi m'ont-ils menti ? Sur ces mots le garçonnet se tut, frissonnant dans le grand vent. Le vieillard se pencha doucement vers lui.
— Tu t'es perdu ? Tu t'es sauvé ? Où sont tes parents ?
— Je les déteste ! Ils m'ont menti. Et pour rien encore puisque tu existes ! Tu existes, n'est-ce pas ?
— On le dirait !
Mis en confiance, le jeune fugueur lui raconta comment, découvrant les jouets dans la chambre de ses parents, là, bien en évidence sur le lit, il en conçut un tel désappointement qu'il décida d'abandonner à tout jamais sa famille. Vous-même, ajouta le petit philosophe, que diriez-vous si on vous apprenait, comme ça, que Napoléon ou Vercingétorix n'ont pas existé ? Qu'on vous a menti pour tout, pour le voyage dans la lune, pour la mer et la montagne...
— Tu as sans doute raison, répliqua le bonhomme, mais raison ou pas, je te ramène ! On gèle ici ! D'une main ferme, il l'entraîna vers la chaussée déjà recouverte d'un voile crissant.
— Tu vas me dire où tu habites. Tes parents doivent mourir d'inquiétude ! N'as-tu pas faim ? Moi, je te mangerais tout cru si j'étais un ogre... Dis-moi, qu'ont-ils cuisiné d'original pour le réveillon, tes parents ?
— Une dinde aux marrons, du boudin blanc, des bûches glacées...
— Va pour la dinde et le boudin ! Main dans la main, ployés sous la houle tourbillonnante, le vieillard et l'enfant déambulèrent longtemps dans les rues désertées.

— C'est ici ! s'exclama bientôt le plus jeune en montrant du doigt l'entrée d'une sorte de caverne. A peine eurent-ils allumé le hall de l'immeuble qu'une dégringolade de pas fusa dans l'escalier. Avant même d'avoir compris ce qui se passait, le père Léon se retrouva dans le salon tiède et illuminé d'un appartement, entre le sapin de Noël et une table richement parée.

Leur première émotion surmontée, les parents de l'enfant s'inquiétèrent enfin du bon Samaritain venu leur rendre la vie. Ils s'amusèrent, non sans honte, de son étrange accoutrement. Le vieillard expliqua toute l'histoire : la pièce de monnaie, le prisunic, sa rapide mise à pied, en appuyant peut-être sur deux ou trois détails laissant deviner certaines récriminations stomacales. Mais seul l'enfant lui montrait une réelle attention.

— Vous ne voyez pas que le Père Noël meurt de faim ! Il aime bien la dinde lui aussi !

Jamais être humain n'en couvrit un autre d'un tel regard de reconnaissance. Les parents, confus, ajoutèrent un couvert. En même temps que l'empourprait la convoitise, le père Léon eut un sourire gêné. Il s'écarta un peu des convives afin de leur épargner les senteurs calamiteuses de ses hardes qui fumaient plus que la soupière. Mais les parents du garçonnet avaient en telle sympathie leur bienfaiteur qu'ils ne songèrent qu'à le gaver tant que dura le repas. Le champagne dans sa coupe n'eut guère le temps de perdre ses bulles, si bien qu'il fut de nouveau ivre au dessert, la larme à l'œil, dissertant haut et fort sur la mécréance de ce monde.

— Quand on possède une belle cheminée comme la vôtre, on ne va pas se fournir au prisunic au risque de scandaliser les enfants ! Ou alors on ne leur raconte pas d'histoire ! Il faut choisir ! Mettre les chaussures devant les chenêts est un acte de foi, oui madame !

— Mais, brave monsieur, répondit son hôte en riant, ces chaussures, elles ne se rempliront pas toutes seules !

— Bien sûr que non, hic ! A quoi il sert alors le Père Noël ? A chacun son métier, crébleu !

La discussion se poursuivit tardivement et quand le vieil homme se redressa pour prendre congé, le petit garçon s'était depuis longtemps assoupi sur sa chaise.

Doucement, le père Léon alla poser sa grosse main noire sur son front.

— En voilà un qu'on ne trompe pas, grogna-t-il, avant de saluer l'assemblée.

Celle-ci s'empressa d'aller ouvrir la porte, un peu soulagée de voir partir ce singulier personnage drôlement saucissonné dans sa houppelande de moine égrillard. Le père Léon pouffa de rire en relevant son capuchon.

— Que voulez-vous que je fasse de cette porte ?

— On vous remercie pour tout mais il se fait tard, murmura la jeune femme d'une voix suppliante.

— Je sais bien qu'il est tard et je m'en retourne de ce pas, joyeux Noël, comme on dit !

Obliquant vers la cheminée, le père Léon alla s'engouffrer dans l'âtre encore fumant et s'envola tel un gros bourdon sous le regard épouvanté des époux, tandis que le petit garçon suivait déjà dans un rêve sa riieuse assumption.

Hubert Haddad



Quid 84 ça rafraîchit

Quelles sont les
boissons préférées
des Français?

LISTE DÉSALTÉRANTE, PAGE 9 DU QUID 84.

Envisage-t-on
de redéfinir le mètre?

POINT LE PLUS RÉCENT, PAGE 205 DU QUID 84.

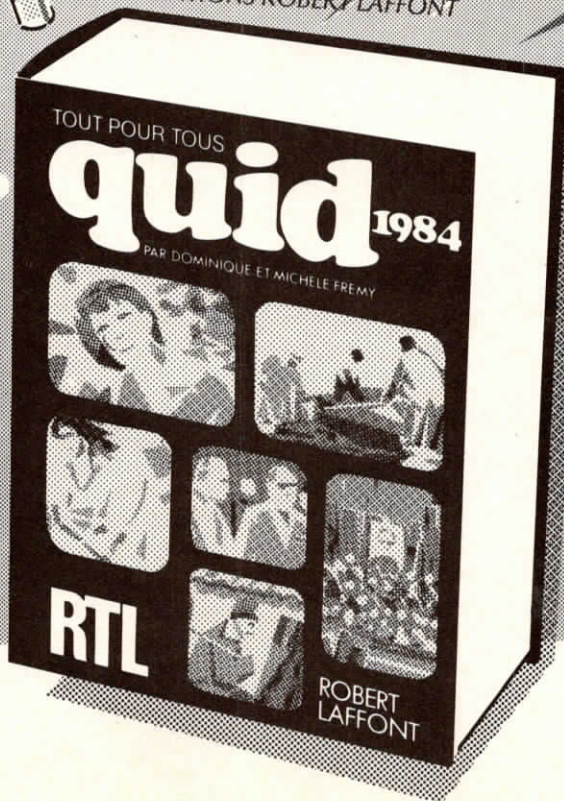
Combien y a-t-il
d'aéroports aux USA?

RÉPONSE PLANANTE, PAGE 1084 DU QUID 84.

Calculez votre taille
en pieds romains!

FAITES-VOUS AIDER PAR LA PAGE 210 DU QUID 84.

QUID 84
L'ENCYCLOPÉDIE QUI RAFRAÎCHIT
LES CONNAISSANCES
ÉDITIONS ROBERT LAFFONT



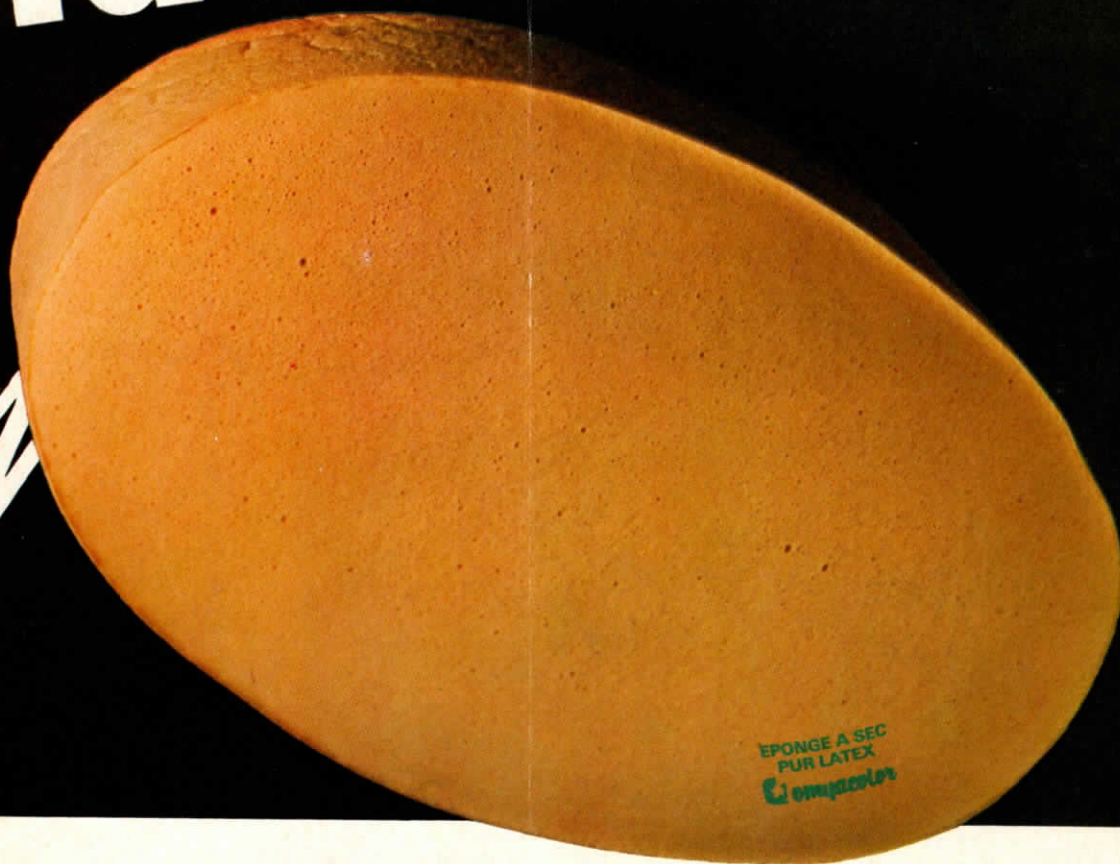
écrivez net.

OMM



effacez propre.

OMM



Deux plus chez Omyacolor®

Le porte-craie Omyacolor est pratique, léger et économique. Il tient bien en main, évite irritations et ongles cassants. Existe en plusieurs coloris.

Produit naturel, l'éponge à sec Omyacolor efface le tableau sans eau. Maniable et agréable au toucher, elle glisse sans peine et absorbe la poussière. Son entretien est facile : elle se lave à l'eau ou se secoue.

 **omyacolor**

51240
Saint Germain La Ville

Demande
d'information
à adresser à Omyacolor
51240 Saint Germain La Ville

Nom : _____

Adresse : _____

Et. scolaire : _____

Fournisseur habituel : _____

ED